

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNÉE, No 561—SAMEDI, 2 FEVRIER 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA GUERRE SINO-JAPONAISE.—TRAIN DES ÉQUIPAGES BATAILLE DE KOSAN

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 FEVRIER 1895

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré*. — Bibliographie. — La légende napoléonienne (avec gravure), par Jean des Érables. — Bataille du 26 octobre 1813 (avec plan), par Benjamin Sulte. — Question historique, par M. Dufaut. — Nouvelle inédite : Exilé par lettre de cachet, par Régis Roy. — Poésie : A mon filleul, par François Asselin. — La colonie italienne à Montréal. — Dégénération du capitaine Dreyfus. — La prise de Ghéok-Tépe. — Nouvelles à la main. — Poésie ; Photographies. — Le coin des enfants : Un héros de douze ans ; La patte de dindon. — Le jeu de dames. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES : La guerre Sino-Japonaise : Train des équipages ; Bataille de Kusan. — Dégénération du capitaine Dreyfus : La parade d'exécution dans la cour de l'École militaire. — Plan de la bataille de Châteauguay. — Portraits : Les RR. PP. Augustin et Leonardo. — Presbytère de Saint-Grégoire. — Tramway électrique sur le chemin du Sault-au-Récollet.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT VINGT-HUITIÈME TIRAGE

Le cent vingt-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 2 FEVRIER, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Un journal de Montréal disait dernièrement que, parmi les sans travail assemblés l'autre jour devant l'hôtel de ville, se trouvaient beaucoup d'anciens cultivateurs qui avaient abandonné leurs terres pour venir végéter dans notre cité.

Le fait est malheureusement trop vrai et notre pays n'échappe

pas plus que les autres à cet encombrement des villes aux dépens de la campagne.

Un jour, nous dit un écrivain français, à Angoulême, trois paysans, le père, un jeune homme et une jeune fille, entrent chez un horloger. Ils veulent une montre pas chère, mais garantie.

Or, les montres qu'on garantit sont d'un prix assez élevé, les autres sont bon marché, mais non garanties, mais le père n'en veut pas.

—C'est trop cher au prix où nous vendons le blé, nous ne nous y retrouverions pas. Mieux vaut attendre.

Le jeune homme et la jeune fille se taisent, mais il est visible qu'ils ont le cœur gros et que cette montre, ils l'ont depuis longtemps désirée, convoitée.

Ils vont s'éloigner, mais d'un coin du magasin sort un nouveau personnage qui s'approche du groupe.

—Vraiment, vous ne pouvez acheter cette montre ? Vous gagnez donc bien peu ?

—Oui, monsieur, les paysans ne sont pas riches par le temps qui court.

—Eh bien ! vous aurez votre montre. Promettez-moi, vous et votre fils, de ne jamais abandonner la campagne pour la ville et de toujours cultiver la terre. Si vous me le promettez, je vous offre la montre, moi, et je m'en rapporte à votre parole.

Le marché est conclu. L'acheteur sort sans attendre de remerciements.

Cet acheteur était Déroulède.

\* \* \* L'auteur des *Chants du soldat* avait raison ; il savait que le bon cultivateur fait un bon citoyen, un bon soldat, un patriote.

Il savait bien que ce n'est pas le cultivateur qu'on trouve derrière les barricades, ni dans les clubs louches où l'on bave contre les lois, les gouvernants et la société toute entière.

Maître après Dieu sur sa terre, comme un capitaine sur son navire, le cultivateur courageux ne compte pour vivre que sur ses bras et le ciel, et n'attend pas de *sauveur* politique qui lui promette plus de beurre que de pain.

Il n'est le serviteur de personne, il commande.

Comme d'autres, il a ses peines et ses épreuves ; parfois la moisson manque ou à peu près, mais il sait que le calme et les jours de soleil succèdent aux vents d'orage ; il espère, et, comme il aime profondément sa terre, de cet amour obstiné de paysan honnête, il reprend courage et travaille avec plus d'acharnement.

Rien n'épuise la terre, a dit Fénélon, plus ou déchire ses entrailles, plus elle est libérale.

\* \* \* J'ai connu il y a quelque dix ans, un jeune cultivateur, Jean Michel, de Saint-Alphange,—ne cherchez pas sur la carte, vous ne trouveriez pas—dans le nord, près du pays du bon curé Labelle, et ce qui lui arriva vaut la peine d'être conté.

Jean n'était pas riche, il avait une terre que son père avait à moitié défrichée, au prix de bien des sueurs, mais le vieillard avait commencé ce travail dans un âge relativement avancé et avait été emporté, à la suite d'un accident.

Son fils pouvait vivre là, en travaillant dur et continuer l'œuvre du père, mais Jean qui avait reçu un quart d'instruction, se croyait appelé à d'autres destinées que celle du cultivateur. Il trouvait que la terre était bien basse et qu'il fallait trop se baisser pour la travailler. Il faisait des projets sans nombre et quand, vers le soir le soleil lançait ses dernières flèches d'or sur les bois et les coteaux, ce n'était pas le splendide spectacle qu'il avait sous les yeux

qu'il voyait, mais bien la ville lointaine, Montréal, où il était allé deux fois et dont le souvenir le poursuivait l'enfievrait toujours, depuis lors.

Jean aimait cependant une jeune fille de la paroisse, qui n'était pas insensible aux œillades du beau voisin, et celui-ci aurait depuis longtemps quitté le clocher natal, sans cet amour secret.

Quand ils se rencontraient Jean disait ses projets à Rose,—elle se nommait ainsi et l'églantine eut été jalouse de ses fraîches couleurs—il parlait longuement de la ville et ne cachait guère son dégoût pour le travail de la terre.

Rose ne discutait pas, elle avait peu de goût pour la controverse et se contentait de dire d'un ton très doux mais très convaincu : "j'aime la terre."

Un soir de fin mai, en sortant du mois de Marie, Jean qui cherchait Rose, vint à elle lui demanda la permission de la reconduire chez son père à la "maison rouge" et tous deux s'engagèrent dans la chemin qui conduisait à la maison de la bien-aimée.

Ces soirées de mai sont admirables dans notre beau Canada et je crois que nulle part on ne sent aussi profondément l'impression de bien-être, de soulagement, je dirais presque, de bonheur que l'on éprouve ici, à l'arrivée du printemps.

C'est que l'hiver a été si long, la nappe blanche qui couvrait la plaine est restée si longtemps étendue, les squelettes des arbres se sont balancés tristement depuis tant de mois, et le changement de décor est si subit qu'il semble qu'une fée bienfaisante a touché tout à coup la campagne toute entière de sa baguette féconde.

Ce soir là surtout était ravissant.

La brunante arrivait à peine, car dans ces jours le soleil a l'air de ne se coucher qu'à regret, et paraît vouloir rester plus longtemps au-dessus de l'horizon pour contempler son œuvre et sourire aux amoureux dont il met le cœur en joie.

Sur le bord du chemin, les renoncules dorées, les sanguinaires et les lys de la vallée aux corolles blanches semblaient dire tout bas leur prière du soir ; au-dessus d'elles, les senelliers et les cerisiers sauvages étalaient leurs grappes de fleurs étoilées, pendant que les grives, les mésanges et toute la gent ailée lançaient une dernière note dans l'air embaumé avant de se cacher la tête sous l'aile.

Et puis, il montait d'en bas cette bonne odeur de terre que l'on respire avec tant de plaisir, quand on en a été privé si longtemps.

Toute cette poésie grisante, les parfums et l'éclat de cette belle nature, jeune et fraîche épousée qui s'offre chaque printemps aux caresses du soleil immobile, tout cela semblait parler d'amour aux deux jeunes promeneurs absorbés par leurs pensées et émus des idées qui germent dans les têtes de vingt ans.

Jean se décida à parler.

Ce qu'il dit, vous le savez, vous qui avez entendu murmurer à votre oreille ces mots si doux et si étranges, qu'on les croirait empruntés à une langue nouvelle et que l'on n'entend qu'une fois dans sa vie.

Jean parla longtemps, comptant sur un aveu, il rappela les jours d'enfance, les jeux d'autrefois, les premières rencontres, les craintes et les espérances des derniers temps...

—Jean, si je consentais à devenir ta femme, abandonnerais-tu ta terre ? Voudrais-tu vivre à la ville ?

Le jeune homme s'arrêta, étonné, étourdi comme s'il avait reçu un coup à la tête. La question était nettement posée, il fallait y répondre. Son avenir allait se décider.

—Mais... mais... balbutia-t-il, tu sais, tu connais mes idées... Oh ! ma Rose, si tu savais

comme nous serions heureux là-bas, à Montréal....

—Écoute moi bien, Jean, jamais je n'irai vivre à la ville. J'aime la terre, je ne puis être ta femme. Me voici arrivée, adieu, Jean, et Dieu veuille que tu ne te repentes jamais de la décision que tu as prise.

Six mois sont passés depuis le soir où Rose et son amoureux remontaient le chemin de la "maison rouge"; Jean est marié; il a épousé Marie la Rousse, évaporée de seize printemps qui révasse plus qu'elle ne pense à soigner le linge de ses petits frères.

Elle a toujours pensé à se marier avec un jeune homme de la ville; Jean fait son affaire puisqu'il va demeurer à Montréal.

La terre est vendue, pas cher, bien sûr.

Il a tout vendu, la ferme et la maigre moisson qu'il a faite, résultat d'un mauvais travail exécuté avec un mauvais vouloir.

L'automne va finir, et les jeunes mariés quittent sans regret la terre qui va dormir pendant plusieurs mois.

Et cependant cette époque de l'année a encore son attrait :

Douce fin de saison, douce fin de journée !  
Les choses qui s'en vont ont des charmes puissants.  
Et par ce froid hiver, belle nuit de l'année.  
Le sommeil de la terre a de muets accents  
Malgré les arbres muets et les oiseaux absents !

Après quelques jours de plaisir, de promenades dans la ville, de molle paresse, on songe au travail, car il faut travailler, à Montréal comme ailleurs.

Jean cherche, interroge, demande conseil, mais quand on apprend qu'il a vendu sa ferme et ses champs, les hommes sages lui jettent un singulier regard qui veut dire bien des choses qu'il ne peut pas encore comprendre.

Il se décide enfin à acheter une petite épicerie, à l'encoignure de deux rues étroites du faubourg, et le voilà installé au milieu de ses marchandises qui jettent dans le petit magasin une fade odeur de mélasse, de savon, de pommes et de légumes, cette odeur qui donne des nausées, faute de ventilation convenable.

Jean, persuadé qu'il va faire fortune, prend un commis qui voit à quel espèce de patron il a affaire et qui ne se gêne guère pour prendre ses aises

Et puis, que vous dirai-je, c'est l'histoire commune à plusieurs qui ont commis la même erreur que notre ami; on se soutient cahin-caha pendant deux ans, puis les billets sont protestés, le crédit arrêté, la demande de cession.

Tout est mangé, disparu, dissipé. Du produit de la terre il ne reste que le souvenir, souvenir amer qui hante les nuits sans sommeil de l'ex-cultivateur.

Rose est mariée aussi, elle a choisi un jeune et robuste habitant de la paroisse, qui travaille dur et ferme, habilement secondé par sa jolie femme qu'il adore et qui, vraiment, devient de plus en plus charmante, embellie par la maternité qui a béni cette union. Maîtresse dans son petit domaine, Rose a l'œil à tout, la maison est tenue avec cet ordre et cette propreté qui font l'orgueil des bonnes ménagères canadiennes, et c'est plaisir que de la voir dans ce milieu qui sent le bonheur.

Elle aime toujours, de plus en plus, la terre, cette bonne terre qui nourrit tout, bêtes et gens.

Un jour d'été, Jean est venu à Saint-Alphange—il y avait cinq ans qu'il n'avait reparu au village—il est venu, poussé par ce sentiment qui dort toujours au fond du cœur, l'amour du lieu de naissance, et ce n'est pas sans une profonde émotion qu'il revit la paroisse où il avait passé tant de bonnes années.

Comme on faisait les foins, le village était désert, tout le monde était aux champs, sauf

les trop vieux et les trop jeunes, et quelques femmes retenues à la maison par les tout petits.

Après avoir causé avec les anciens et fait des caresses aux enfants, Jean entra à l'auberge, paya une ou deux traites, en accepta autant, et, le cœur allégé des soucis de la ville, remonta le chemin de la maison rouge, près de laquelle se trouvait la ferme de Rose.

Oh ! ce chemin de la maison rouge ! Qu'il est changé et comme il est le même.

Les senelliers et les cerisiers sauvages n'ont plus de fleurs comme au soir d'autrefois, les fleurs fécondées se sont transformées en petites graines qui seront, plus tard, des fruits; les renoncules dorées sont encore là, car la plante est robuste, mais les lys de la vallée et les sanguinaires ont disparu dans les herbeshauts, la violette est montée à graine, tout est fort, vigoureux dans la campagne fertile, on s'attend à une belle récolte.

Et, les bras ballants, la tête un peu lourde, il va voir l'amie d'enfance, celle qu'il aurait pu avoir comme compagne, n'eût été cette fâcheuse folie d'aller vivre à la ville.

Au détour de la route qui mène au premier rang, les voici qui s'avancent :

Pierre, le mari, portant l'ainé sur son épaule, Rose qui le suit, la petite Lili dans ses bras, et tous, gais, joyeux, contents de la journée bien faite, chantant comme jadis, au temps où l'on ne pensait ni au présent, ni à l'avenir, ce joyeux refrain de la vieille France :

Pour un bouquet de roses  
Que je lui ai refusé  
Je voudrais que la rose  
Fût encore au rosier.

Ce chant si gai, si vieux, si jeune, si français de l'ancienne patrie et de la Nouvelle-France, ce chant modulé par des voix si fraîches et accompagné des voix grêles des enfants, cette souvenance du bonheur perdu remua Jean, plus que tous les reproches possibles, et lui fit l'effet d'un remords, du souvenir d'une mauvaise action.

Il se cacha vivement derrière une haie, et la famille heureuse passa devant lui.

Qu'elle était jolie, Rose, au teint halé et plein de santé robuste, qu'elle était belle, la forte et gracieuse petite maman.

Jean repartit le soir même. Il avait compris.

Il n'avait que trop compris, car, revenant le lendemain à la ville, il n'eût pas le cœur d'en prendre son parti, n'essaya pas de refaire sa vie gâtée, rudoya sa femme et son cheval.

Il avait un cheval, en effet, puisque l'épicerie vendue, il était devenu cocher, à gages, buvant sec et s'abrutissant de jour en jour.

La famille ne souffrait pas trop, cependant. Il avait trois enfants, puisque cette graine là pousse à la ville comme aux champs, et on tâchait de s'en tirer tant bien que mal.

Si le mari n'était pas trop aimable, Marie la Rousse le lui rendait bien, et le ménage n'allait pas du tout.

Et voici, qu'un beau matin, la compagnie des tramways commence ses affaires, les tramways électriques qui transportent les voyageurs pour cinq cents, pour un trajet payé autrefois aux cochers quarante ou cinquante cents.

Jean fut renvoyé. Il alla plus souvent chez l'hôtelier du coin, se grisa plus encore qu'autrefois, fit tous les métiers, journalier, pelleteur de neige, terrassier, etc., etc.

L'autre jour, il était devant l'hôtel-de-ville et criait plus fort que les autres, m'a-t-on dit. Pauvre Jean ! Heureuse Rose !

\* \* Je voudrais avoir un mot gai de la fin, je n'en trouve pas d'autre que celui de souhailer à Rose tout le bonheur auquel elle a droit.

Rose, aime toujours la terre !

LÉON LEDIEU.

## CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mgr Moreau, de Saint-Hyacinthe, a célébré le dix-neuvième anniversaire de son sacre comme évêque de Saint-Hyacinthe.

\* \* \*

M. G.-A. Girard, député de Rouville, a acheté, à Sainte-Anne, un terrain mesurant 261 pieds carrés, pour y construire un cyclorama sur le plan de celui de Montréal.

\* \* \*

M. l'abbé J.-Bte Morin, curé de Morinville, T.N.O., va à Ottawa demander \$100 pour chacune des deux cents familles de nouveaux colons qu'il doit aller chercher dans le Nebraska.

\* \* \*

Nous accusons réception d'un exemplaire de l'*Almanach Canadien* Copp, Clark & Co., pour 1895. Imprimé par MM. Warner & Co., de Londres, Angleterre, qui sont maintenant les seuls propriétaires du "Warner's & Safe Cure." Cet almanach renferme de précieux renseignements et fait honneur à ses éditeurs autant qu'à l'entreprise de la compagnie anglaise.

\* \* \*

Le bazar qui se fait en ce moment, à l'Asile de la Providence, rue Sainte-Catherine, mérite tous les encouragements. Chaque jour, les religieuses nourrissent à ce couvent plus de deux cents personnes, à qui elles servent un bon diner. Ces malheureux viennent du dehors. A part cela, la maison est remplie de vieillards. Au dispensaire attaché au couvent on trouve chaque jour une multitude de pauvres venant consulter les médecins et recevoir des remèdes gratuitement.

Le bazar actuel a pour but d'aider aux bonnes Sœurs à continuer leurs admirables œuvres de charité.

\* \* \*

ERRATUM.—Notre présent numéro était en partie imprimé quand nous nous sommes aperçus d'une faute regrettable qui faisait dire à M. François Asselin, dans sa poésie : "A Mon filleul" :

Pour franchir l'immense mer.

Ce vers, de sept pieds seulement, cadre assez mal avec ses frères de huit pieds. Il faut lire :

Pour franchir l'orageuse mer.

\* \* \*

Aug. L.—Votre dernier envoi a été soumis à la rédaction.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—X., Saint-Hyacinthe.—Vos derniers vers n'ont point été acceptés. Nous ne pouvons, en aucune façon, faire changer les initiales qui nous sont envoyées par nos collaborateurs.

J. M. L., Saint-Jean.—Votre page de journal est arrivée trop tard pour être publiée avec à propos; nous aurions dû la recevoir dans la première semaine de janvier.

A. R. R., Rigaud.—Le *Drame dans la Forêt* n'a pas été accepté.

Mme M.-L. B., Boston.—Merci pour votre dernière traduction que nous nous efforcerons de publier à la date désirée. Votre premier envoi paraîtra, lui aussi, aussitôt que possible.

## BIBLIOGRAPHIE

*Les loisirs d'un homme du peuple*, par G.-A. Dumont; préface par Breton-Joly. Librairie Sainte-Henriette, 1826, rue Sainte-Catherine. Prix : 50 centimes.

L'auteur a reçu la lettre suivante de M. Huguet-Latour, homme de lettres, commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulchre, et représentant du patriarche de Jérusalem au Canada :

"Ville-Marie, 16 nov. 1893.

"Il vaut mieux tard que jamais.

"Mille pardons, mon cher M. Dumont, pour n'avoir pas accusé réception avant aujourd'hui de l'intéressante publication que vous avez bien voulu m'envoyer.

"Merci pour ce joli don de votre part.

"Différentes circonstances, surtout la maladie, m'ont empêché de me rendre jusque chez vous, pour vous prier d'en agréer ma reconnaissance.

"Bien à vous,

"L. A. HUGUET-LATOURE."

## LA LEGENDE NAPOLEONNIENNE

Notre confrère, Jean des Erables, va publier une *Histoire populaire de Napoléon Ier*. Toujours à l'affût de primeurs, LE MONDE ILLUSTRÉ a pu se procurer quelques pages de cet ouvrage que nous croyons appelé à un grand succès ; nous les publions, en même temps qu'un dessin de M. J.-B. Lagacé, jeune artiste canadien, qui s'est chargé d'illustrer cet émouvant récit.

Celui qui s'était dit lui-même l'instrument de la Providence, le lieutenant d'artillerie devenu empereur, le grand guerrier qui, pendant plusieurs années, sut tenir tête à l'Europe coalisée, Napoléon Bonaparte était mort depuis plus de trente ans, et cependant son souvenir vivait encore, ardent et vivace, dans la mémoire et dans le cœur de ses anciens compagnons d'armes.

Ces bons vieux ! On les appelait "Napoléonistes," et ils étaient fiers de ce titre. La croix d'honneur, ou même la modeste médaille de Sainte-Hélène, récompenses chèrement achetées, suffisaient à leur ambition. Lorsque deux ou trois de ces "grognards" se rencontraient, ils parlaient de l'autre, de celui que les Anglais avaient fait mourir sur un rocher, comme d'un être supérieur dont la gloire et la grandeur rejaillissaient sur eux.

Chaque année, la mort a éclairci naturellement les rangs de ces fiers témoins d'une gloire militaire qui ne fut jamais surpassée. Autour de chaque tombe nouvelle venaient se grouper de nombreux camarades, la plupart mutilés ou courbés sous le poids des années, mais tous heureux de se revoir, de dire une prière pour l'ami disparu, de rappeler ses exploits et... de trinquer comme autrefois.

Combien de fois, malgré mon jeune âge, me suis-je mêlé aux groupes quelque peu bruyants de ces vétérans, revenant d'accompagner un ami défunt à sa dernière demeure ! Les écouter, c'était suivre un cours d'histoire anecdotique des guerres du Consulat et de l'Empire. On visitait par la pensée l'Égypte, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Russie, et l'on assistait finalement à la lutte homérique de Waterloo, où finit la puissance de Napoléon, non parce qu'il fut vaincu, mais parce que la Providence avait dit : "Disparaîs, les peuples européens ont été suffisamment châtiés !"

Par une froide soirée de décembre 1857, j'eus la bonne fortune de passer une longue veillée chez un de ces vieux guerriers que j'écoutais toujours avec une attention respectueuse...

Il m'avait raconté les principaux épisodes de la campagne de Russie, en 1812, et ses longues souffrances pendant la désastreuse retraite de Moscou. Quel feu, quel enthousiasme ! Et cependant le vénérable narrateur venait d'atteindre sa quatre-vingt-quatorzième année. Jamais je n'oublierai ni la vivacité de ses gestes, ni les éclairs de son regard inspiré, ni l'énergie de son langage, lorsqu'il me parla

de la bataille de Borodino ou de la Moscowa, de la charge des cuirassiers, de la mort de Montbrun, qui entra le premier dans la redoute, de l'héroïsme de Colincourt et de ses vaillants cavaliers.

"Nos chevaux, s'écria-t-il, ces bons lourds chevaux qui, autrefois, brisaient les carrés comme le doigt d'un enfant renverse un château de cartes, se trouvaient dans un état pitoyable, car depuis plusieurs jours les fourrages manquaient. Nous mêmes, épuisés, brisés par de longues marches forcées, le ventre creux et la gorge sèche, nous avions plus besoin de repos et de nourriture que d'une lutte

il s'endormit en murmurant encre : "Le drapeau français flotte sur la redoute ! Vive l'Empereur !"

Sans doute que dans son rêve il se revoyait jeune et alerte, cucillant sur le champ de bataille des lauriers... et des coups de sabre.

\* \* \*

Trois ans plus tard, je vis mourir paisiblement, entouré de sa famille, celui qui avait bravé la mort sur vingt champs de bataille.

J'eus le bonheur d'être du nombre de ceux qui reçurent sa dernière bénédiction et ses suprêmes conseils, car j'avais épousé sa petite fille.

Grand-père était déjà soldat, quand on parlait à peine de Napoléon. Il fut témoin, en Égypte, de l'arrestation et du supplice du meurtrier de Kleber.

Après la chute de Bonaparte, il alla s'établir aux environs d'Anvers, tout près de son village natal ; et, vrai soldat laboureur, il cultiva la terre, éleva chrétiennement sa nombreuse famille, se prépara sans crainte à la mort et s'éteignit tout doucement, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, les bénissant tous, les exhortant à servir fidèlement Dieu et la patrie.

Jamais je n'oublierai cette scène. Monsieur le curé venait de quitter la maison ; il avait administré au mourant les secours de la religion et il était parti après avoir prié son vieil ami de penser à lui, là-haut, dans l'autre patrie.

Le vieux soldat continua à s'entretenir avec nous pendant quelques instants encore, souriant aux plus jeunes et les caressant de sa main tremblante que le froid de la mort commençait à saisir. Puis, sa voix devint plus faible, et son regard plus vague. Tout à coup, s'appuyant des deux mains sur les bras de son fauteuil, il voulut se lever, mais ses forces le trahirent. "Vive l'Empereur !" s'écria-t-il. Ce furent ses dernières paroles.

Napoléon a immolé des milliers et des milliers de soldats sur les champs de bataille où son ambition insatiable conduisit ses armées sans cesse renouvelées. Le plus souvent, il ne donnait aux vaillants guerriers qu'il entraînait à sa suite, pour prix d'une bravoure héroïque et d'une constance à toute épreuve, que privations et souffrances. Et cependant, ses soldats l'aimaient. C'est qu'il trouvait, dans les moments les plus critiques, de ces mots qui électrisent les masses et arrêtent le mécontentement prêt à éclater...

Plusieurs de ses proclamations sont de vrais chefs-d'œuvre, et il leur dut en partie ses succès merveilleux. Ses généraux s'inclinaient devant son génie, ses soldats l'adoraient. On ne discutait pas ses ordres, on les exécutait sans regarder en arrière.

Malheureusement, son ambition insatiable gâta tout : il ne sut pas se contenter d'une France grande, puissante, respectée : il osa rêver l'empire du monde.

C'est ce qui le perdit.

JEAN DES ERABLES.



LE RÊVE DU VIEUX SOLDAT

## BATAILLE DU 26 OCTOBRE 1813

V



L'AFFAIRE de Châteauguay est un tissu de mécomptes et de malentendus. A cinq heures du soir, nos vainqueurs croyaient que l'ennemi reculait pour revenir comme une trombe qui balayerait tout devant elle. Watteville envoya avertir les habitants, depuis Allan's Corners jusqu'à Sainte-Martine, d'empaqueter leurs effets, de descendre la rivière et de laisser quelqu'un pour mettre le feu aux maisons à l'approche des Américains. Cet ordre sema partout la terreur.

Salaberry se tenant sur l'alerte, exerça la plus active vigilance jusqu'au point du jour, le 27, et alors il commença à croire que ses appréhensions n'étaient point fondées.

Qu'était devenu Purdy durant cette nuit ? Il l'avait passée misérablement dans le bois, faisant bonne garde, tellement que vers le matin ses hommes avaient couru aux armes et

nément un ennemi qui n'arrivait pas. Le capitaine Lamothe, avec quelques Sauvages, partit en avant et se rendit compte du fait inconcevable que l'armée envahissante était retournée chez elle et que la rencontre du ruisseau Bryson constituait une grande victoire par ses résultats.

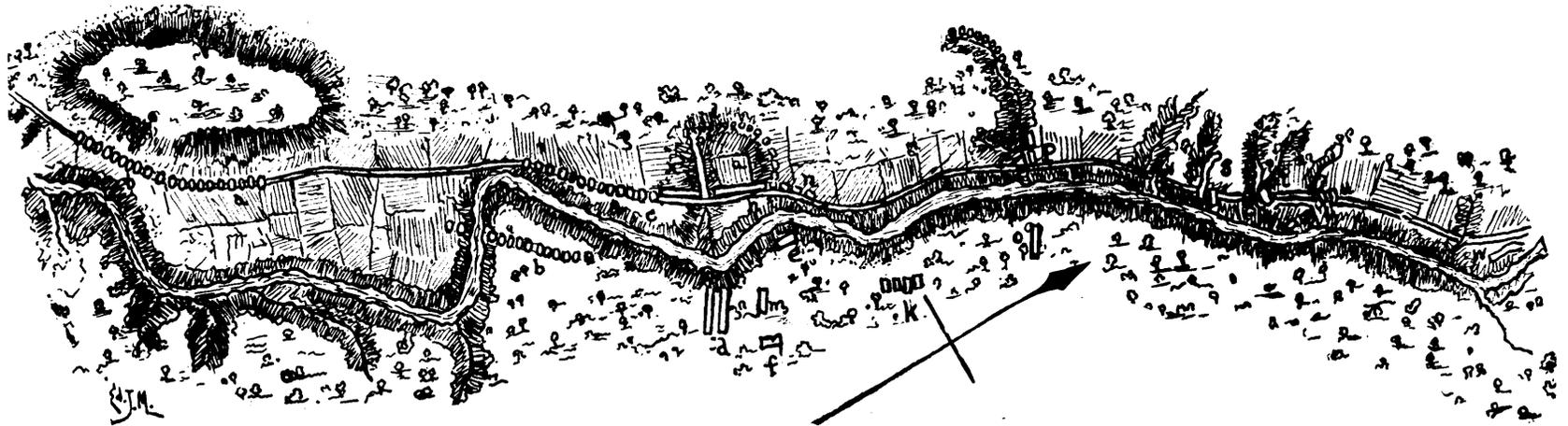
Sans la consigne donnée par Prevost, il est probable que Salaberry eut poursuivi Hampton ; il pouvait lui faire subir un désastre complet.

Hampton pensait avoir devant lui des forces supérieures en nombre à tout ce qu'il possédait.

De tout ce qui avait été préparé des deux côtés rien ne réussit, sauf le retranchement de Salaberry d'où il commanda les divers points du champ de bataille en se tenant sur une souche pour mieux voir à distance—c'est pourquoi il disait :

—Je suis le premier général qui remporte une victoire monté sur un cheval de bois.

*Benjamin Sulte*



BATAILLE DE LA RIVIÈRE CHATEAUGUAY, LE 26 OCTOBRE 1813, A 7 MILLES AU-DESSUS DE SAINTE-MARTINE, 3½ MILLES AU-DESSOUS D'ARMSTOWN

a. Attaque par la colonne d'Izard, longeant la route ; b. Colonne de Purdy dans les bois ; c. Arrière-garde américaine ; d. Artillerie américaine ; e. Gros de l'armée américaine avec Hampton ; f. Purdy serrant de près la rivière ; g. Purdy arrivant sur la gauche de Daly et Bruyère ; h. Blockhaus érigé par de Salaberry ; i. Première ligne d'abattis, 150 hommes placés derrière. C'est le poste de Salaberry toute la journée du 26 octobre ; j. Tirailleurs canadiens ; k. 22 sauvages dans le marais ; l. Les 70 Fencibles de Daly et Bruyère ; m. Voltigeurs reculant devant Izard pour rentrer dans l'abattis ; n. Une compagnie, 1er bataillon milice de réserve ; o. Une compagnie de Voltigeurs et une compagnie du 5e bataillon milice de réserve ; p. 150 sauvages en réserve ; q. Une compagnie de Voltigeurs, une compagnie de milice incorporée et 80 habitants ; r. 2 compagnies ; s. Compagnie Panet, au gué ; t. Une compagnie ; u. Construction servant de caserne ; v. Coulée Bryson qui séparait les deux armées.

tiré avec ardeur sur un détachement que Hampton envoyait pour les aider dans ce pas difficile.

Dans l'après-midi du 27, Hampton, apprenant que Wilkinson n'a pas bougé de son camp pour entrer dans le Haut-Canada au-dessous de Kingston, tel que convenu, laisse derrière lui Ormstown et se dirige vers la frontière des Etats-Unis.

A la même heure, le capitaine de Rouville amenait deux cent cinquante hommes à de Salaberry, son beau-frère, et le capitaine Ducharme partait avec cent cinquante pour explorer et reconnaître la marche des Américains. Il trouva l'endroit où Purdy avait tiré sur les siens jonché de cadavres. On pouvait suivre l'armée en retraite rien qu'à la vue des débris qu'elle laissait derrière elle, depuis des ustensiles de cuisine, des armes, jusqu'à des cadavres dévorés par les loups et les ours dont ce pays abondait. Plus loin, il enleva quelques piquets ce qui lui procura des prisonniers qui le mirent au courant de la situation. Il rejoignit le camp de Hampton et se confirma dans ce qu'il venait d'apprendre... mais de Watteville ne voulut jamais croire son rapport !

Le matin du 28, tous les nouveaux préparatifs étaient terminés et l'on attendait obsti-

## QUESTION HISTORIQUE

*Quel fut le premier navigateur qui pénétra dans le Texas pour l'explorer ? Quand les Français s'y établirent-ils ?*

Sébastien Gavoto avait reconnu, dès les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, les côtes du Texas, mais il ne s'y était point arrêté. Ce fut un Espagnol, Etienne Gomez, qui, le premier, pénétra dans cette contrée. Parti de la Floride au commencement de 1524, cet aventurier avait côtoyé les rivages au Nord du golfe du Mexique, dans l'intention de trouver un détroit qui le menait à l'océan Pacifique. Frustré dans ses espérances, il débarqua vers San-Antonio et poussa dans les terres une pointe hardie.

Une expédition fut alors envoyée (1527) sur les côtes du Texas par le gouvernement espagnol avec mission d'y fonder un établissement. Le commandement en fut donné à Pamphile Narvaéz qui, à la tête d'une petite armée de 600 hommes, avec 200 chevaux, débarqua tout près de l'emplacement où se trouve aujourd'hui Tampico. Mais cette expédition fut désastreuse. Les Espagnols se divisèrent en deux troupes, dont l'une, qui avait pris le chemin de

même un traité de paix, comme chez les Indiens, mais il ne dura pas. A la mort de Nauze, l'immigration française s'étant considérablement accrue, les Espagnols durent se retirer au delà du Colorado. Chacun, de son côté, eut un Etat prospère. Les marchés espagnols, désertés depuis longtemps, reprirent avec les Français, et ces derniers n'eurent pas, non plus, à se plaindre du voisinage des hidalgos. La France tenait donc, au Texas, une bonne colonie ; mais la Louisiane était un attrait sans pareil. Beaulieu parti, nombre de ses anciens compagnons reprirent le chemin de leur cher Mississippi. Le reste eut querelle aussitôt avec les Espagnols, et le marquis d'Aubel, chef de "l'armée française" de la colonie, fut écrasé à Fonta-Greda.

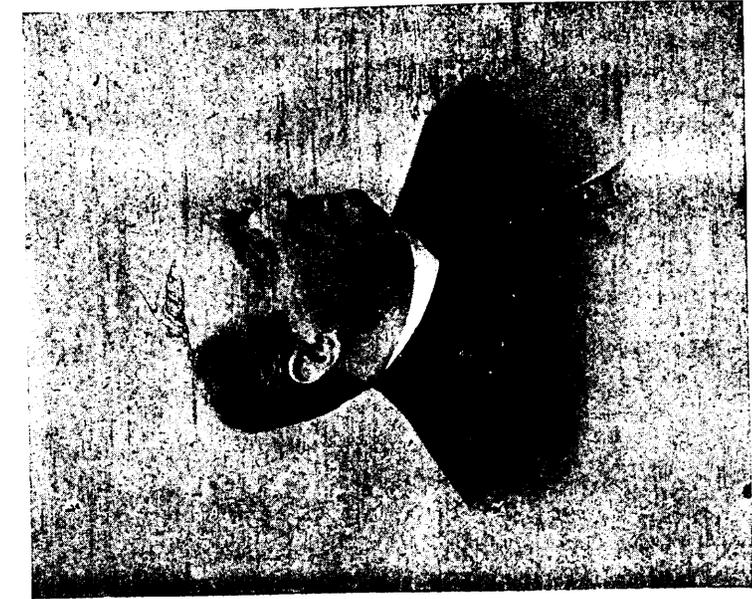
Le Texas fit, dans la suite, partie de la République du Mexique, jusqu'en 1845, où il fut admis dans l'Union.

Pour mémoire, il convient de rappeler qu'après la chute de Napoléon I<sup>er</sup>, le général Lallemand fonda au Texas le "Champ d'asile." Cette colonie, créée par des émigrés français, ennemis de la Restauration, n'eut pas un plus heureux sort que ses devancières et dut se disperser.

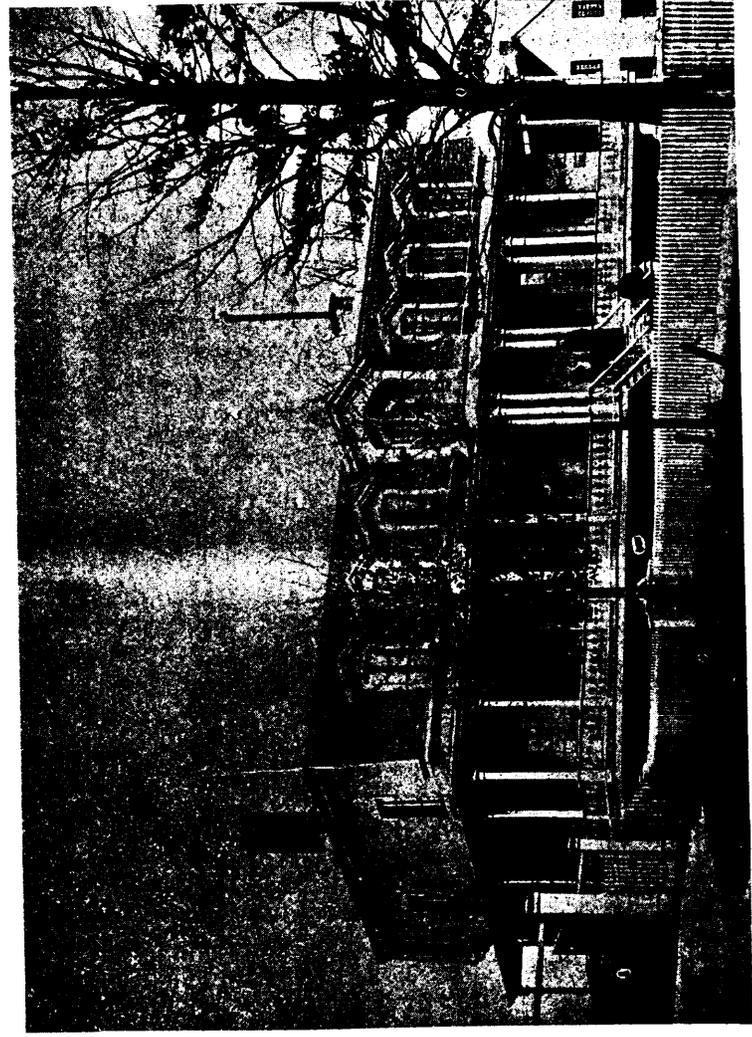
M. DUFAUT.



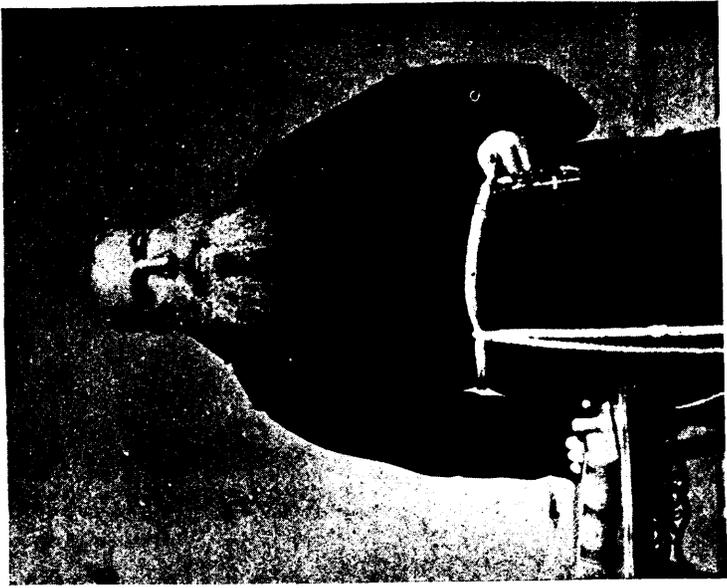
PARIS — DÉGRADATION DU CAPITAINE DREYFUS : LA PARADE D'EXÉCUTION DANS LA COUR DE L'ÉCOLE MILITAIRE



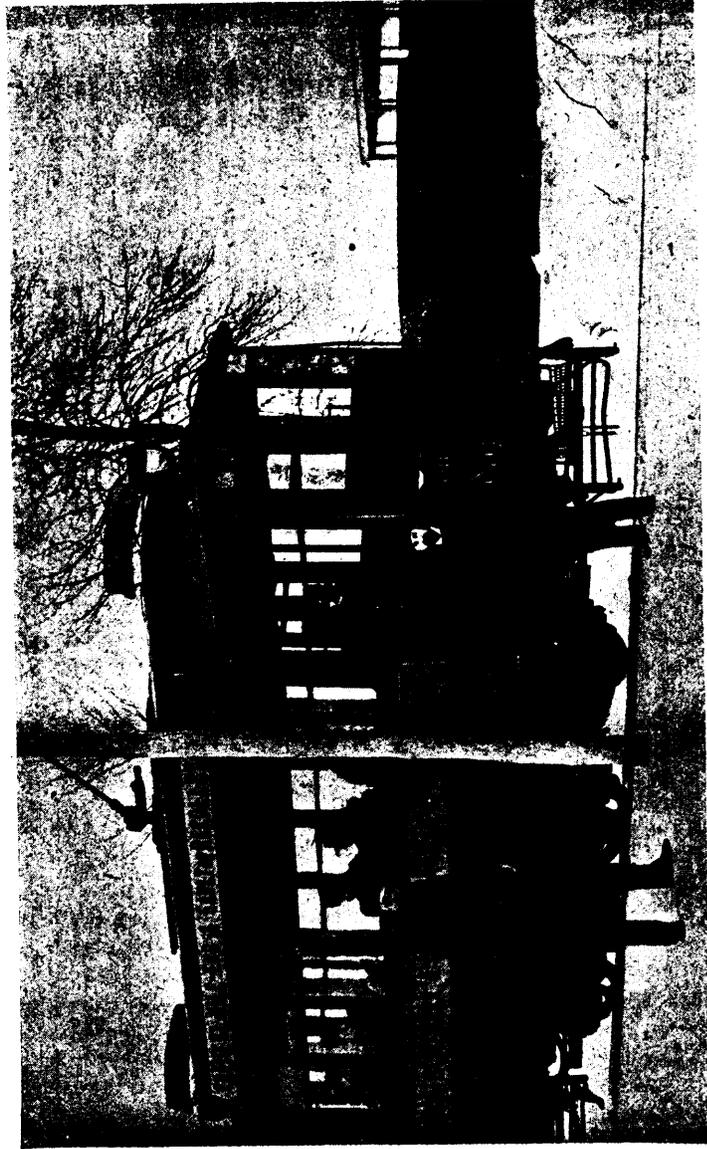
LE R. P. LEONARDO



PRESBYTERE DE SAINT-GREGOIRE (COMTE DE NICOLET)

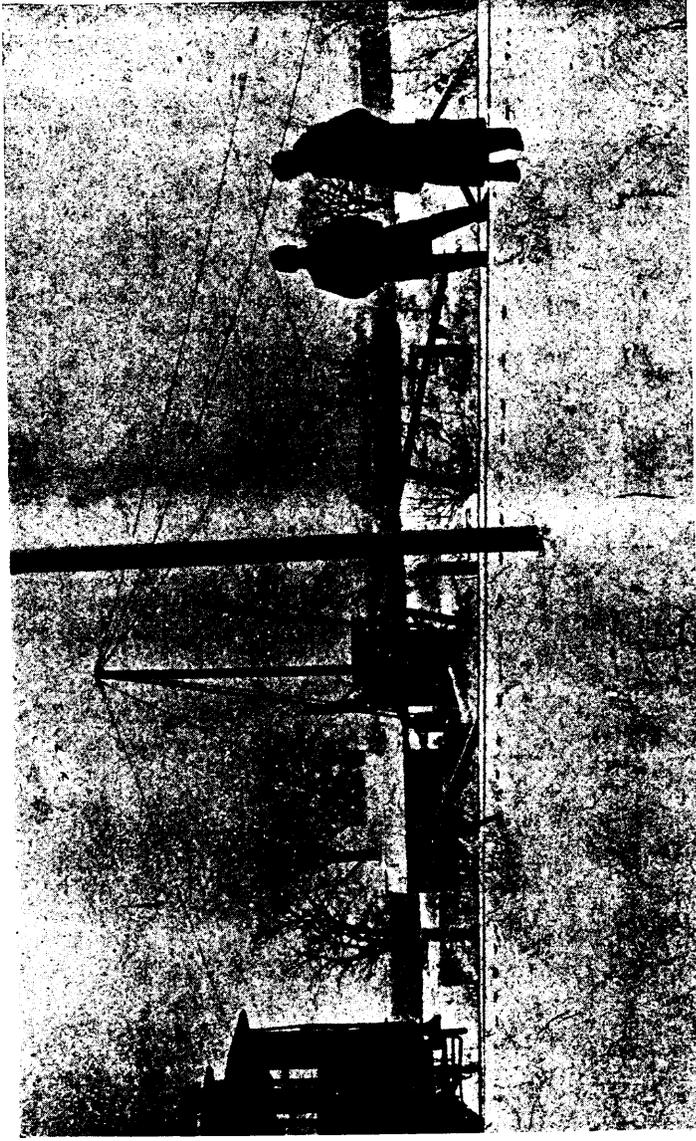


LE R. P. AUGUSTIN, FRANCISCAIN



TRAMWAY ELECTRIQUE ARRETE DEVANT LE NOUVEAU TERRAIN DES SHAMROCKS

Vues prises sur le parcours du chemin de fer électrique du Saull-au-Récollet.



CARRIERE DE LA CIE DU CHEMIN DE FER DU PARC ET DE L'ISLE

(Photographies Laprés & Lavogne)



## EXILÉ PAR LETTRE DE CACHET

(Suite)



ainsi ?

—Oui.

—C'est ma cousine.

—Que me dis-tu ?

—Oui, c'est elle... ou son sosie, car c'est son portrait que tu viens de faire... et cette parure dont tu parles... je la lui ai vue une fois déjà.

Comme il me disait cela, nous arrivions à l'endroit où j'avais vu Mlle Gisèle.

Ma foi, je l'avoue, j'étais légèrement ému lorsque mon ami me présenta à *Mlle Gisèle de la Tremblaye*.

Nous avons conversé un peu ensemble, et, à la nouvelle danse, un menuet, j'eus le bonheur de danser avec elle.

Enfin, que vous dirais-je, mon père, j'en étais amoureux du coup ; et, depuis, mon esprit n'est rempli que d'elle.

Le père de Gaston prépare un grand parti de chasse pour après demain, à son domaine de Rochebrune, non loin d'ici. J'y suis invité et j'y serai certainement, car j'aurai le bonheur d'être auprès de cette ravissante créature encore une fois.

## III

Soudain, de souriant et gai qu'il était, le visage du baron s'assombrit.

Le prêtre s'en aperçut et s'empressa de lui en demander la cause.

—Voilà, mon père, et c'est ce qui me fait désirer aujourd'hui vos sages conseils.

J'aime Mlle de la Tremblaye, je l'adore ; mais, hélas ! cet amour s'empare de moi alors que je suis presque ruiné, et comme elle est riche, très riche, je ne puis lui avouer l'état de mon cœur ; elle croirait peut-être que ce n'est que son or que j'aime. Elle a beaucoup de soupirants, je n'en doute pas, qui ne sont inspirés que par ce motif pour désirer sa main.

J'avais songé à déclarer mes sentiments au père de Gaston, le plus proche parent et tuteur de la Tremblaye. Si l'on m'accueille assez bien, voici ce que je ferai.

J'obtiendrai du service dans l'armée du roi.

—Mais nous sommes en temps de paix, objecta M. Guillaume.

—Eh bien ! j'irai ailleurs, à l'étranger, et comme je veux m'y distinguer, je saurai bien faire quelque coup d'éclat, qui me couvrira de gloire et d'honneur et me vaudra des faveurs de celui que j'aurai si bien servi...

—Tes plans sont bien beaux, mon enfant, mais sur ces champs de batailles où tu veux figurer noblement, tu pourrais bien trouver le trépas !

—Qui risque rien, n'a rien, dit Jacques en souriant... Et puis, je crois que c'est le seul moyen pour arriver promptement à mon but

—Peut-être... Ne crois-tu pas qu'une charge

à la cour réussirait tout aussi bien, et serait plus sûre ?...

—Nous verrons. Ce n'est pas tout... Je n'ai pas encore appris à ma belle-mère, Mme d'Orceval et à ses fils, quel sentiment Mlle Gisèle a fait naître en moi,—mais, peut-être parce que l'on sait l'état de mes finances, et que l'on désirerait voir ma position s'améliorer, ils me conseillent de vendre mon office de lieutenant-général des eaux et forêts du duché de Valois. Mme d'Orceval m'assure qu'elle obtiendra pour moi du duc de Guèvre, une lieutenance dans l'infanterie.

Leur proposition coïncide donc avec mon dessein, seulement, avant de prendre une décision, qui me coûte un peu, j'ai voulu vous consulter.

Qu'en pensez-vous, mon père ?

—Mon cher enfant, dit le vieillard après un moment de silence, ce que vous conseillez, madame votre belle-mère, est, il me semble, ce qu'il vous reste de mieux à faire... Mais dites-moi, M. le baron, reprit le curé, vous n'avez pas voulu suivre le conseil que vous donnait Mme d'Orceval, sans venir m'en parler, est-ce parce que vous avez toujours les mêmes idées à son égard ?...

—Oui. J'ai beau faire, je ne puis me débarrasser de l'impression qui m'obsède depuis longtemps, que ma belle-mère ne m'aime pas, et qu'elle serait heureuse de voir mon frère-utérin, Louis, maître d'Orceval au lieu de moi.

—Vous vous travaillez l'imagination à tort, car je ne puis croire Mme d'Orceval aussi méchante.

—Dieu fasse que je me trompe, M. le curé, mais enfin c'est ce que je ressens...

Jacques se leva en ajoutant :

—Avant de prendre congé de vous, allons goûter votre vin, qui j'en suis certain doit être bon.

Et tous deux en souriant, entrèrent au presbytère.

La porte s'était à peine refermée sur eux que de derrière un buisson d'aubépine, voisin de la tonnelle, surgit une tête couronnée d'une tignasse rousse ; puis les épaules et le buste d'un paysan apparurent.

C'était Jean Grignon, frère de lait du chevalier Louis d'Orceval. Il avait suivi le baron depuis le château jusque chez le curé, s'était introduit dans le jardin, et, blotti au pied de la verdure épineuse, près de l'endroit où les deux hommes causaient, ce drôle avait pu saisir la plus grande partie de leur conversation.

Pourquoi était-il là, espionnant ainsi le baron ?

Le chapitre suivant nous le dira.

## IV

Dans le boudoir de Mme d'Orceval, au château, deux personnages attendaient avec impatience le retour de Jean Grignon.

La baronne et son fils, causaient du retour inopiné du baron.

Pourquoi était-il revenu si brusquement de la cour sans les en avertir, et pourquoi, quelques heures après son arrivée sortait-il à cheval ? Ce ne pouvait être pour une simple promenade, comme il l'alléguait. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Où allait-il ?

Grignon était au château quand Jacques fit seller un cheval, et Louis connaissant le dévouement aveugle que son frère-de-lait professait à son égard, le fit venir, lui demanda de suivre le baron et d'essayer à connaître le but de sa promenade. Quand il se serait assuré de cela, de revenir aussitôt le trouver.

—Mère, disait le chevalier, ainsi vous croyez que l'arrêt subit de Jacques dans sa passion du jeu, est causé par une amourette ?

—Je le crois, mon fils, quoique notre correspondant secret à Paris, n'ait pu nous le dire.

—Oh ! alors, il reviendra bientôt au Trente et Quarante... sa perte n'est retardée que d'un court laps de temps...

—Néanmoins, il faudra savoir pourquoi il a cessé de jouer. Plus savants sur ce point, nous saurons mieux travailler pour hâter sa ruine.

—Il est loin de se douter que les biens vendus par lui, pour satisfaire ses plaisirs, sont rachetés par vous par la main d'un tiers, et placés ensuite à mon nom...

—S'il le savait cela suffirait pour l'arrêter dans sa dissipation... et le sauver...

—S'il ne jouait plus, il faudrait alors trouver un autre moyen pour qu'il disparaisse... Une lettre de cachet ?...

—Non, pas cela ; tant qu'il ne résignera pas ou ne vendra pas sa lieutenance générale des Eaux et Forêts du duché de Valois. Car sa disparition causerait une enquête, ferait du bruit, que sais-je, et il faut éviter cela.

—Nous devons donc appuyer fortement sur le projet que vous lui avez proposé : de vendre son office, et de lui obtenir du duc de Guèvre, une lieutenance dans l'infanterie.

En parlant ainsi il s'était approché de la fenêtre ogivale, et aperçut Jean Grignon qui revenait au château en courant.

Il sonna tout-de-suite, et ordonna qu'on introduisit Jean dès qu'il arriverait.

Quand ce dernier entra dans la pièce où se trouvaient la mère et le fils, il était encore tout essoufflé de sa course et il fut quelques instants avant de reprendre haleine.

—Eh bien ! Jean, demanda Louis, as-tu appris quelque chose ?... As-tu pu suivre le baron, et sais-tu où il allait ?...

—Oui !... m'sieu Louis !... M'sieu l'baron s'est rendu chez m'sieu l'curé... et comme il est entré par l'jardin où se trouvait m'sieu Duillaume, j'ons pu faire l'tour du jardin, l'escalader, ben gentiment... silencieusement... comme qui dirait sans faire de bruit, et j'm'y laissai tomber sur une plateforme. Puis, j'me cachai derrière un buisson d'aubépine, voisin d'la tonnelle où m'sieu l'curé va toujours faire un tour, dans l'jour, pour lire. J'me trouvai ben placé, et j'ai pu saisir quasiment tout c'qui s'est dit...

—Et qu'as-tu su ?... Dis vite, mon Jean, j'ai hâte de savoir ce que Jacques avait à faire chez le curé.

—D'abord, il s'est mis à parler d'Paris, en disant qu'il avait ben dépensé de l'argent aux cartes, et qu'il était quasi ruiné... et p'is qu'à c't'heure, il n'aurait p'u' rien, il aurait tout vendu pour satisfaire son amour du jeu, si l'bon Dieu n'eut mis un d'ses anges sur sa route... pour l'arrêter...

Le chevalier et sa mère surpris, échangèrent un regard significatif.

—Il est plus temps que jamais d'agir, murmura Mme d'Orceval.

Louis inclina la tête en signe d'assentiment.

A suivre

Il en est des mauvaises intentions comme des écus ; pour les prêter aux autres, il faut les avoir soi-même.—DUMAS, fils.

Les criminels nous coûtent trop cher, l'Etat doit demander à leur travail une rémunération de leur entretien et une satisfaction pour leur faute.—HONORÉ MERCIER.

## A MON FILLEUL

Sous le chaos des grandes lames  
Avec peine luttent les âmes  
Pour franchir l'orageuse mer ;  
Trop souvent l'effort les épuise  
Et l'esquif, sans guide, se brise . . .  
Cher petit que vivre est amer !

Que l'âme, quand même, soit forte :  
Ecoute . . . Pouragan apporte  
L'appel de ceux qui voient le port :  
Sous le vent plions comme l'herbe :  
Dans l'orage, c'est le superbe  
Que désigne et frappe le sort.

Le ciel est noir, le flot livide,  
D'espoir notre âme semble vide.  
L'horizon ténébreux fait peur . . .  
Dieu, cher petit, fit la tempête :  
Elle rugit, courbons la tête  
Mais toujours haut gardons le cœur !

FRANÇOIS ASSELIN.

## LA COLONIE ITALIENNE À MONTRÉAL

(Voir gravures)

La colonie italienne de Montréal, qui était sans aucune organisation autrefois, est en voie de s'organiser, grâce au zèle et au dévouement de deux apôtres de la foi, les RR. PP. Augustin et Léonardo.

En décembre dernier, un grand bazar a eu lieu au Monument National pour aider à la construction d'une église, devant servir aux Italiens. Les RR. PP. Augustin et Léonardo, dont nous reproduisons la photographie, ont rivalisé de dévouement, de travail et d'entente fraternel durant toute la durée de ce bazar, et c'est dû en grande partie au zèle de ces deux apôtres, aides de mesdames les zélatrices, si ce bazar a rapporté un résultat aussi consolant qu'inattendu.

Mlle Falardeau mérite une mention spéciale pour le dévouement qu'elle a montrée durant le cours du bazar.

\* \*

Le R. P. Augustin, franciscain, est un missionnaire de la Terre-Sainte. Entré dans l'ordre de saint François en 1866, il a fait ses études théologiques dans différents couvents de son ordre. Nommé en 1871 directeur du collège Séraphique de Bordeaux, qu'il a administré pendant cinq ans, il a été envoyé ensuite en Espagne. En 1883, il fut envoyé en Terre-Sainte, où il eut l'insigne honneur d'être supérieur du couvent du Saint-Sépulcre à Jérusalem, pendant près de trois années. Envoyé ensuite comme supérieur du couvent franciscain, à Bethléem, pendant deux autres années encore, il fut nommé en 1888, supérieur et curé du couvent de Port Saïd, en Egypte, où il a fait construire une magnifique église pour des colonies européennes. En 1892, ses supérieurs l'envoyèrent au Canada pour la colonie italienne qu'il a desservie depuis jusqu'à ce jour.

\* \*

Le Rév. M. Léonardo fut ordonné prêtre en mars 1879, par le cardinal de Reude, qui est actuellement l'archevêque de Bénévent, Cava dei Tirreni, Italie, et fut envoyé aux Etats-Unis. Arrivé à Montréal depuis deux ans, il a rempli sa charge avec dévouement et est très populaire auprès de ceux qui le connaissent. Tous les Italiens se rappellent encore avec piété les sermons éloquentes qu'il leur a donnés durant la station de Carême du mois de mars dernier.

La plus grande et cordiale entente règne entre le RP. Augustin, curé de la colonie, et M. Léonardo. Les moindres désirs de son curé sont des ordres pour lui. En sorte que ces deux directeurs de la colonie italienne n'ont qu'un cœur et qu'une âme à la grande satisfaction de Sa Grandeur l'archevêque Fabre, de Montréal.

## DÉGRADATION DU CAPITAINE DREYFUS

(Voir gravure)

Le samedi 5 janvier, à neuf heures du matin, le capitaine d'artillerie Alfred Dreyfus a subi la peine de la dégradation. C'est dans la cour d'honneur de l'Ecole militaire qu'a eu lieu la parade d'exécution. Nous n'avons pas à retracer ici

l'appareil solennel déployé conformément aux règlements de l'armée. Les journaux ont donné la-dessus des détails circonstanciés ; mais, quelque fidèles et quelque colorés qu'aient été les comptes rendus de la presse quotidienne, ils n'ont pu traduire qu'incomplètement les deux scènes les plus poignantes de ce spectacle émouvant, celle que reproduit notre gravure avec une scrupuleuse exactitude.

Le greffier du Conseil de guerre a donné lecture du jugement ; puis, au milieu d'un profond silence, le général Darras, qui commande la parade, vient de prononcer ces paroles : " Dreyfus, vous êtes indigne de porter les armes ; au nom du peuple français, nous vous dégradons." Aussitôt, le sous-officier de cavalerie de la garde républicaine s'approche du condamné. C'est l'adjudant Brouxin, un homme de haute taille, au visage martial, la moustache légèrement grisonnante, — le type classique du soldat de carrière. Décoré de la médaille militaire, il est sorti de l'artillerie, et le voilà, ce vétéran, face à face avec un officier de son ancienne arme, non pas se présentant en subordonné respectueux, mais se dressant en exécuteur implacable. Dépouiller l'ex-capitaine de ses insignes, tel est sa mission, on pourrait dire sa douloureuse corvée. Il s'en acquitte rapidement. D'une main sûre, sans hésitation ni temps d'arrêt, il arrache les galons du képi et des manches, les boutons du dolman, le numéro régimentaire, les bandes rouges du pantalon ; enfin, ayant tiré l'épée du fourreau, d'un coup sec il la brise sur son genou, en deux tronçons qu'il jette au pieds du condamné.

La première épreuve du supplice est terminée. Le patient l'a subie, immobile, presque inerte, ne s'animant qu'à la fin pour protester de son innocence et crier : " Vive la France ! " Il lui reste à subir la seconde, plus terrible encore peut-être. Dreyfus va passer devant le front des troupes sous les armes, formées en carré ; plus d'un kilomètre à parcourir ! Escorté de quatre artilleurs commandés par un brigadier, il se met en marche. Il avance, la tête haute, d'un pas ferme et légèrement cadencé. Son allure est si naturelle qu'on croirait voir un soldat défilant ou manœuvrant dans les conditions normales, n'étaient ses bras ballants, et l'aspect étrangement funèbre de cet accoutrement qui fut un uniforme galonné et qui, tout noir maintenant, n'est plus qu'une sorte de livrée sans nom. Le condamné poursuivra ainsi sa lamentable promenade jusqu'au bout, sans courber un instant le front sous les regards curieux et méprisants braqués sur lui. Il ne se départira de son impassibilité que pour répéter encore, à plusieurs reprises, d'une voix forte son cri de protestation : " Je suis innocent ! Vive la France ! " Et, poursuivi par les huées de la foule massée devant la grille de la cour, il disparaîtra dans la voiture cellulaire, laissant profondément impressionnés et comme frappés d'une douloureuse stupeur les témoins de cette cérémonie si imposante et si lugubre à la fois.

## LA PRISE DE GHÉOK-TÉPE

LENDEMAIN DE VICTOIRE

Les récits de guerre qu'un officier de la marine impériale russe, le capitaine Alexandre de Mayer, publie dans la *Nouvelle Revue*, rappellent par l'intensité du sentiment, par la profondeur des analyses, par la netteté des descriptions, les célèbres épisodes de la *Guerre et la Paix* du comte Tolstoï. Jamais les impressions de l'homme grièvement blessé et laissé pour mort sur le champ de bataille, n'ont été notées avec une lucidité plus poignante. Jamais la guerre avec ses atrocités hideuses et ses énergies sublimes, avec tout ce qu'elle excite de férocité et de pitié humaine, n'avait trouvé un peintre aussi sincère que le compagnon d'armes de Skobelev. Les pages que nous citons en rendront témoignage. Ghéok-Tépe est prise mais combien triste le lendemain d'une victoire.

La forteresse de Ghéok-Tépe est prise. Plus de dix mille cadavres jonchent la terre, imbibée de sang. La nuit est close. A l'intérieur de la forteresse, on entend de temps en temps quelques détonations ; ce sont les Turcomans qui ne veulent pas quitter leur sol natal et préfèrent mourir en tuant d'une embuscade un infidèle. Dans le camp, la musique retentit et les chanteurs des régiments entonnent une chanson après l'autre.

Le vin coule à grands flots ; les troupes se régalaient. Les vivandiers arméniens ont le plus grand profit de la victoire ; ils ont reçu une quantité d'objets très précieux, surtout des

tapis, pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. Les officiers sortis intacts de la mêlée sanglante rêvent des avancements et des décorations, et personne n'entend les gémissements lugubres et douloureux sortant des tentes du lazaret de la Croix-Rouge ; ce sont les héros mutilés de cette journée glorieuse qui implorent la destinée de leur envoyer la mort, cette libératrice généreuse de toutes les souffrances suprêmes. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient, ces malheureux, ils ont donné leur vie.

Leurs camarades en ont fait autant ; mais, plus heureux, ils sont sortis intacts du danger et ils oublient. Mon Dieu ! il ne faut pas les blâmer ; c'est la nature humaine, c'est un égoïsme compréhensible qui les fait agir de la sorte. Mais il y a des gens qui n'oublient pas les blessés : ce sont deux sœurs de charité, Striakova et comtesse Milioutina, la fille du ministre de la guerre.

Comme deux ombres, comme deux fées bien-faisantes, elles glissent d'un chevet à l'autre en apportant le souvenir et la consolation aux malheureux. Une main soigneuse et délicate, une main de femme soulève le coussin du blessé qui suffoque dans l'agonie, et son âme s'envole en remerciant celle qui soulage les derniers moments de sa fin malheureuse.

Dévoré par la fièvre, les lèvres et le gosier brûlés et desséchés par le feu intérieur, je souffre comme un damné. Le voilà, cet ange de Dieu, qui s'approche comme une vision, me soulève la tête avec une telle tendresse maternelle que je ne souffre même plus. Elle me donne à boire de l'eau fraîche avec du vin. Je bois avidement, tenant dans ma main cette main tendre qui me rappelle en ce moment la main de ma mère, l'être le plus cher dans le monde, le seul qui ne trahisse pas, le seul qui eût donné sans marchander sa vie pour conserver la mienne. A vous, les meilleures des femmes entre les femmes russes, pleines d'abnégation, je dois la vie, plus que la vie, le soulagement des souffrances surhumaines, et à vous je consacre les dernières lignes de ce récit, plein des tableaux et des descriptions sanglantes au milieu desquels vous apparaissez comme l'idée incarnée du renoncement complet à soi-même. Vos images, ravivées par ma mémoire, effacent ce sentiment douloureux dans lequel m'a plongé ce récit des souffrances et du sang répandu.

Je suis persuadé que tous les blessés qui ont eu le bonheur d'être soignés par vous n'oublieront jamais, jusqu'à leur dernier jour, celles qui sacrifiant leur bien-être, leur santé, leur vie même pour ces blessés obscurs...

## NOUVELLES A LA MAIN

—Docteur, je désirerais vous consulter au sujet de la perte de ma mémoire.

—Certainement ; mais dans les cas de ce genre, on ne paie toujours d'avance.

\* \*

A la Cour d'assises :

Le président (à un récidiviste endurci).—Ainsi, vous persistez à nier ?

L'accusé.—Un honnête homme n'a qu'une parole. A l'instruction j'ai nié ; je persiste.

\* \*

Une question embarrassante :

—A quoi reconnaîtrais-tu l'âge d'une poule ?

—Aux dents.

—Quelle bêtise ! Les poules n'ont pas de dents.

—Oui ; mais moi, j'en ai.

\* \*

Entre académiciens :

—Avez-vous remarqué que beaucoup d'écrivains qui se portent candidats à l'Académie ont, dans leur jeunesse, tapé vertement sur la noble Compagnie ?

—Ce n'est que poli : ils frappent avant d'entrer.

## PHOTOGRAPHIES

Dans mes salons photographiques  
Je tire au vif tous les passants,  
Les têtes aristocratiques  
Comme les têtes de manants :  
Visage brun, visage rose,  
N'y perdent pas le moindre trait.  
A qui le tour, à qui la pose ?  
Crie ! erac ! voilà votre portrait !

Combien de fois j'ai, dans la chambre noire,  
Etudié les visages humains !  
Que de beaux yeux m'ont conté leur histoire !  
Que de secrets sont restés dans mes mains !  
Bon freluquet, dont le cou se balance  
Dans un carcan trois fois amidonné ;  
Vous qui comptez, en votre suffisance,  
Pour le plus frais et le mieux bichonné :  
Noble lion, ne bougez plus, j'opère !  
—Merci, soleil, l'épreuve est bien à point.  
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :  
" Beau front, c'est vrai, mais de cervelle point."

Riche gourmet, c'est à toi la sellette :  
Prends un maintien digne de Savarin.  
Je vais placer un verre, une fourchette  
Et deux poulets près d'un flacon de vin.  
N'oublions pas le cure-dents classique,  
Le coude à table et les yeux demi-clos :  
Figure enfin l'animal domestique  
Que le trop-plein endort sur quelques os.  
Heureux ventru, ne bougez plus, j'opère !  
—Merci, soleil, le profil est parfait.  
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :  
" Vaste estomac, où l'âme disparaît."

Je t'attendais, ô splendide poupée,  
Dont les regards fatiguent ton miroir.  
Blonde lionne, à crinière bouclée,  
Sur ce divan prends tes airs de boudoir.  
Souris un peu, laisse voir ta denture,  
Ecarte aussi ce fichu trop décent.  
Toi qui connais l'effet d'une posture,  
Fière sirène, appelle ton talent.  
Tu poses bien, ne bougez plus, j'opère !  
—Merci, soleil, quel cliché séducteur !  
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :  
" Buste vénal, sans amour et sans cœur."

C'est à ton tour, bourgeoise éblouissante,  
Dont les flafas emplissent mon salon.  
Pour toi la pose est bien embarrassante :  
Que faire, hélas ! pour te donner bon ton !  
Tes traits sont gros, plus grosse est ta tournure,  
Et ces rubis rougissant de tes doigts.  
Crois-moi, veux-tu poser d'après nature ?  
Eh bien ! prends un balai... comme autrefois.  
Tu m'as compris... ne bougez plus, j'opère !  
—Merci, soleil, l'épreuve est bien encor.  
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :  
" Tout ce qui luit n'est pas toujours de l'or."

Mais pourquoi donc gagnez-vous tous ma porte ?  
Pourquoi, messieurs, désertez mes salons ?  
Je vous comprends... après tout, peu m'importe,  
Car vos clichés restent dans mes cartons.

## LE COIN DES ENFANTS

## UN HÉROS DE DOUZE ANS

Voici une histoire à l'adresse de nos jeunes lecteurs :

Un petit garçon de douze ans venait de s'en-gager comme mousse à bord d'un navire quit-tant Liverpool. A peine en mer, quelques matelots lui offrirent un verre d'eau-de-vie.

—Excusez-moi, s'il vous plaît, répondit l'enfant. Je préférerais ne pas le boire.

Ils se mirent à rire, mais ne parvinrent pas à le décider. Le capitaine, entendant parler de la chose, dit au petit mousse :

—Il faut que tu apprennes à boire de l'eau-de-vie, si tu veux être un vrai matelot.

—Excusez-moi, capitaine, je préfère ne pas le faire.

Le capitaine n'avait pas l'habitude d'en-tendre ses mousses discuter ses ordres.

—Prends cette corde, cria-t-il à un matelot, et qu'il fasse connaissance avec elle, nous ver-rons si nous le fer-rs céder.

Le matelot prit la corde et battit cruelle-ment l'enfant.

—Maintenant, dit le capitaine, boiras-tu ou ne boiras-tu pas ?

—S'il vous plaît, je préfère ne pas le faire.

—Alors, monte jusqu'au haut du grand mât, tu y passeras la nuit ?

Le pauvre garçon leva les yeux vers le mât, tremblant à la pensée d'y rester toute la nuit, cramponné aux cordages. Mais il fallait obéir.

Le lendemain matin, le capitaine, en se pro-menant sur le pont, se souvint du mousse.

—Hé ! là-haut, cria-t-il !

Pas de réponse.

—Descends, m'entends-tu ?

Toujours rien.

Un matelot grimpe le long des cordages et trouva l'enfant à moitié gelé : dans la crainte de tomber dans la mer, quand le navire plon-geait, il avait entouré le mât de ses deux bras et le tenait serré si fort, que le matelot eut de la peine à l'en détacher. Il le descendit sur le pont, et là ils le frottèrent jusqu'à ce qu'il re-prit connaissance. Quand il fut en état de s'asseoir, le capitaine lui versa un verre de cognac :

—A présent, bois cela, mon garçon !

—S'il vous plaît, capitaine, je préfère ne pas le faire. Laissez-moi vous dire pourquoi et ne vous fâchez pas contre moi. Nous étions heu-reux dans notre maison, autrefois, mais notre père se mit à boire. Il ne nous donnait plus d'argent pour nous acheter du pain, et, un jour, on vendit notre maison et tout ce qu'elle contenait : et, voyez-vous, cela brisa le cœur de ma pauvre mère. Elle languit quelque temps, puis elle mourut. Peu d'heures avant sa fin, elle m'appela près de son lit et me dit : " Jean, tu sais ce que la boisson a fait de ton père. Je voudrais que tu promisses à ta mère mourante que tu ne boiras jamais de boisson enivrante. Je voudrais te savoir à l'abri de la chose maudite qui a causé la ruine de ton père."

—Oh ! monsieur, continua le petit mousse, voudriez-vous me voir manquer à la promesse faite à ma mère mourante ? Je ne le puis ni ne le veux.

Ces paroles touchèrent le cœur du capitaine. Des larmes montèrent à ses yeux et, se bais-sant, il prit l'enfant dans ses bras en s'écriant :

—Non, non, mon petit héros ! Tiens ta pro-messe, et si quelqu'un essayait encore de te faire boire, viens me le dire ! Je te protégerai. Et, pour te dédommager de la punition que j'ai t'ai fait subir, voici un billet dont tu dispo-seras à ton gré.

Et, disant cela le capitaine ouvrit sa bourse et remit au jeune héros un billet de banque de la valeur de \$50.

## LA PATTE DE DINDON

J'avais dix ans, j'étais au collège : je rappor-tais chaque lundi de chez mes parents la grosse somme de quinze sous, destinée à payer mes dépenses du matin, car le collège ne nous four-nissait pour ce repas qu'un morceau de pain tout sec.

Un lundi, en rentrant, je trouve un de nos camarades, je me rappelle encore son nom : il se nommait Couture, armé d'une énorme patte de dindon. Dès qu'il m'aperçut :

—Viens voir, me dit-il, viens voir !

J'accourus ; il serrait le haut de la patte dans ses deux mains, et, sur un mouvement de sa main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient. Il me passait comme un éblouissement, je croyais à un prodige.

Lorsque mon camarade, qui était plus âgé et plus malin que moi, vit mon enthousiasme arrivé à son paroxysme, il remit sa merveille dans sa poche et s'éloigna. Je m'en allai de mon côté, mais rêveur, et voyant toujours cette

patte flotter devant mes yeux comme une vision. Si je l'avais, me disais-je, j'apprendrais bien vite le moyen de la faire agir, Couture n'est pas sorcier. Et alors, comme je m'amu-serais !...

Je n'y tins plus je courus à mon camarade :

—Donne-moi ta patte ! lui dis-je avec un irrésistible accent de supplication, je t'en prie !

—Ma patte !... Te donner ma patte !... Veux-tu t'en aller !

Son refus irrita mon désir :

—Tu ne veux pas me la donner ?

—Non !

—Eh bien !... vends-la moi !

—Te la vendre ?

—Combien ?

Je me mis à compter dans le fond de ma poche l'argent de ma semaine...

—Je t'en donne cinq sous !

—Cinq sous ? une patte comme-là ! Est-ce que tu te moques de moi ?

Et prenant le précieux objet, il recommença devant moi cet éblouissant jeu d'éventail, et chaque fois ma passion grandissait d'un degré.

—Eh bien ! je t'en offre dix sous.

—Dix sous !... Dix sous ! reprit-il avec mépris... mais regarde donc !

Et les quatre doigts s'ouvraient et se refer-maient toujours !

—Mais enfin, lui dis-je en tremblant, com-bien donc en veux-tu ?

—Quarante sous ou rien.

—Quarante sous ! m'écriai-je, quarante sous ! près de trois semaines de déjeuners ! par exemple !

—Soit ! à ton aise !

La patte disparut dans sa poche et il s'éloi-gna. Je courus de nouveau après lui :

—Quinze sous !

—Quarante !

—Vingt sous !

—Quarante !

—Vingt-cinq sous

—Quarante !...

Oh ! fripon de Couture ! comme il connais-sait déjà le cœur humain !

Chaque fois que ce terrible mot quarante touchait mon oreille, il emportait un peu de ma résistance. Au bout de deux minutes, je ne me connaissais plus !

—Eh bien ! donc, quarante ! m'écriai-je ! Donne-la moi !

—Donne-moi d'abord l'argent, reprit-il.

Je lui mis dans la main les quinze sous de ma semaine, et il me fit écrire un billet de vingt-cinq sous pour le surplus.

Oh ! le scélérat, il était déjà homme d'affaires à treize ans ! Puis, tirant le cher objet de sa poche :

—Tiens, me dit-il, la voilà !

Je me précipitai sur elle !... Au bout de quelques secondes ainsi que je l'avais prévu, je connaissais le secret et je tirai le tendon qui servait de cordon de sonnette, aussi bien que Couture. Pendant deux minutes, cela m'a-musa follement ; après deux minutes cela m'amusa moins : après trois cela ne m'amusa plus du tout ! Je tirais toujours, parce que je voulais avoir les intérêts de mon argent. Mais le désenchantement me gagnait. Puis vint la tristesse. Puis le regret, puis la perspective de trois semaines de pain sec. Puis le senti-ment de ma bêtise... et tout cela se changeant peu à peu en amertume, la colère s'en mêla ; et, au bout de dix minutes, saisissant avec une véritable haine l'objet de mon amour, je le lançai par-dessus la muraille, afin d'être bien sûr de ne plus le revoir !...

Que de " pattes de dindons " chacun de nous désire. Pourquoi ? Une seconde de satis-faction. Ne vaut-il pas mieux se régler, car en somme tous ces désirs insensés portent avec eux leur punition.

CHOSSES ET AUTRES

—Le montant de la propriété détruite aux Etats-Unis en 1884 a été de \$125,000,000.

—Dans le canton de Chatham, Ont., on a découvert, dit-on, une mine d'or de grande richesse.

—En 1894, le feu a causé en Canada des dommages pour \$5,233,200, et les compagnies d'assurance ont payé \$3,358,000.

—Le maire Strong, de New-York, veut faire ouvrir les buvettes le dimanche, de 2 à 11 heures p. m.

—Le premier "cent" américain a été frappé et mis en circulation il y a 101 ans, en 1793.

—Les meilleurs bouchons viennent de l'Algérie. Dans ce pays il y a 2,500,000 acres de forêt de liège.

**Horoscope.**—Ceux qui naissent dans le mois de Février sont probes, constants, discrets, entreprenants et passionnés pour les grandes affaires, dans lesquelles ils réussissent généralement.

**Température du mois de février.**—Du 1er au 9, ce mois nous donnera quelques belles journées en commençant; du 9 au 16, nous avons la certitude d'un changement de température, le ciel restera couvert, et le vent de l'ouest nous donnera de la neige;—du 16 au 24 la neige et poudrière causeront une tempête qui empêchera les communications en différents endroits;—du 24 au 4 mars, la température sera encore rude, mais ensuite elle s'améliorera.

—Lincoln J. Carter, qui a fait des sombres fabuleuses dans les mélodrames scéniques s'est surpassé en fait de merveilles mécaniques dans une nouvelle pièce portant le titre suggestif de *The Tornado* qui se joue au théâtre Royal cette semaine. Cette pièce est pleine de situations émouvantes. Parmi les principales, on voit le naufrage d'un navire, une collision en pleine mer, un incendie et finalement un cyclone qui est aussi naturel que ça puisse l'être. La troupe est une des meilleures que l'on ait encore vues et la pièce sera montée d'une manière très élaborée. Il faut deux chars seulement pour contenir les décors scéniques.

—La *Quinzaine*. Sommaire du 1er janvier : Lettres inédites, Maurice de Guérin; La baronne de Vaux et Lamennais, P. B. des Valades; Armand de Châteaubriand, comte de Contades; Taureaux et toréadors, E. Beurlier; Bêtes et gens de lettres, George Docquois; Fable, M. Villefranche; La question malgache, chevalier Mac-Swiney; Lettres d'Allemagne et de Grèce; Bibliographie. Impressions d'automne, morceau de piano, Louis Vierne, 1er prix du Conservatoire; Chanson, mélodie pour soprano ou ténor, paroles de Louis Roche, musique d'Henry Eymieu. Un numéro est expédié franco à toute personne qui en fait la demande.

Abonnement: Un an, 24 fr.; Six mois, 14 fr.; Trois mois, 8 fr. Etranger, union postale, un an, 28 fr.; six mois, 16 fr.; trois mois, 9 fr. Abonnement spécial d'un an pour le clergé, l'Université et les instituts catholiques: 20 fr. Bureau, 62, rue de Miromesnil, Paris, France.

JEUX ET RECREATIONS

DEVINETTE JEU DE MOTS

Nul ne XXXXX que XXX XX secours de la voix et de la parole.

ÉNIGME

Sans consumer les cœurs nous les brûvons [brûler] Nous sommes les flambeaux et les miroirs [des âmes] Dont les vifs sentiments s'expriment par [nos flammes] Et dans notre silence on nous entend parler.

CHARADE

Dans mon Premier tout rempli de verdure Nous cheminons, folâtres amoureux, Et j'admira sa puissante stature, Sa gorge altièrre et ses reins vigoureux. Trois fois, hélas! lorsque je fus à même De contrôler ses séduisants appâts Je ne trouvais que mon simple Deuxième... Et mon amour, lors, n'y résista pas.

Certes non moins utile qu'agréable Lorsque l'on sait en user sans excès, Lecteur, mon Tout, si vous en abusez, Produit bientôt son effet déplorable.



La Vigueur des Cheveux d'AYER

Rend aux cheveux leur couleur naturelle, et les empêche aussi de tomber. Mrs. H. W. Fenwick, de Digby, N. S., dit:

"Il y a un peu plus de deux ans, mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber. Après avoir employé une bouteille de la Vigueur des cheveux d'AYER mes cheveux reprirent leur couleur primitive et cessèrent

de tomber. Ça et là une application a depuis conservé ma chevelure en bonne condition." —Mrs. H. F. FENWICK, Digby, N. S.

Croissance des Cheveux

"Il y a huit ans, j'ai eu la variole et ai perdu tous mes cheveux qui auparavant étaient très abondants. J'ai essayé une quantité de préparations, mais sans aucun résultat avantageux; c'est alors que j'ai commencé à craindre que je resterais tout à fait chauve. Il y a six mois environ, mon mari a apporté à la maison une bouteille de la Vigueur des cheveux d'AYER et j'en fis usage immédiatement. En peu de temps mes nouveaux cheveux commencèrent à paraître et tout me fait supposer maintenant une prompt guérison de cheveux comme ils étaient avant ma maladie." —Mrs. A. WEBER, Polymnia St., New Orleans, La.

La Vigueur des Cheveux d'AYER

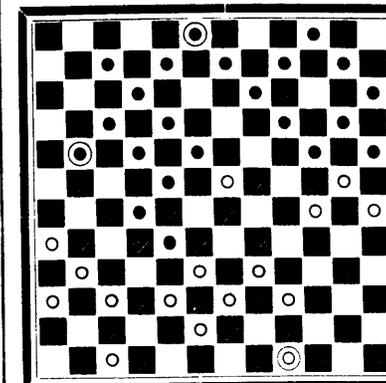
Préparée par le Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., U. S. A.

Les Pilules d'Ayer guérissent les Migraines

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 161

Composé par M. P. Duplessis, Williamsville



Noirs—22 pièces  
Blancs—16 pièces  
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 159

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
41	36	30	22
47	41	22	71
33	26	16	34
46	40	71	21
40	16 gagnent.		

Solutions justes par MM. P. Duplessis, Williamsville, Conn.; Nap. Brochu, Lévis; J. H. Desaulniers, Nicolet.

LA SEMAINE OPERA FRANCAIS

REVUE DE LA PRESSE

Nous conseillons fort nos lecteurs qui n'ont pas les moyens de souscrire à un grand nombre de journaux et qui désirent se renseigner sûrement sur les événements politiques et autres du monde entier, de souscrire à la SEMAINE, revue hebdomadaire de la presse, qui les mettra impartialement au courant de tout ce qui se passe de par l'univers. LA SEMAINE est une revue de 16 pages à deux colonnes, format du MONDE ILLUSTRÉ.

Abonnement: un an, \$2; 6 mois, \$1.25; 3 mois, 75c. Numéro spécimen adressé gratis sur demande. Adresse: La Semaine, 11 et 13, rue Buade, Québec.



PANACEE DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poulmon, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafitau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada. Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT HERBORISTE 2242, Rue Notre-Dame, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT MONTRÉAL

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

**VIN DE VIAL**  
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA  
Tonique puissant pour guérir:  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX**  
Aliment indispensable dans les **CRÉISSANCES DIFFICILES**, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.  
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.  
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS  
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU, Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications; hebdomadaire. 32 pages, belles illustrations; abonnement: \$6.40 par an, 9, rue François 1er, Paris France.

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 28 janvier. Lundi, **Les Trois Chapeaux**, comédie en 3 actes et un monologue par M. Debrigny. Prix des matinées.

Mardi (soirée de gala), **Rip-Rip**, le gai et amusant opéra de Planquette. Bénéfice de M. Fétis. Interprétés par Mmes Bouit, Degoyon, Miller et M. Fétis.

Mercredi (matinée spéciale), **Si j'étais Roi**, opéra en 3 actes d'Adam, avec deux premières chanteuses. Prix des soirées.

Mercredi soir, **Le Procès Veauradieux**, comédie en 3 actes. Prix des matinées.

Jeudi (soirée de gala) et samedi, une opérette en un acte et **Les Crochets du père Martin**, drame en 3 actes.

Vendredi, **Rip-Rip**, opéra en 3 actes, Mlle Degoyon.

Samedi en matinée, **Le Petit Duc**, Mme Bouit.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.



L. H. GOULET

FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité. Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets faits sur commande.

1911 Ste-Catherine  
TÉLÉPHONE BELL 6931

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La *Revue Hebdomadaire* publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment: Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 128 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurral, gérant.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité: Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD  
MONTRÉAL

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanzinet.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162  
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
TÉLÉPHONE No 2113

# LE SECRET D'UNE TOMBE

## QUATRIÈME PARTIE

### LA JOLIE DENTELLIÈRE

Emilienne ayant fait asseoir Georgette, celle-ci raconta comment Paul, devant aller à l'École des Beaux-Arts, avait pris une voiture et s'était un peu détourné de son chemin pour l'amener rue Godot-de-Mauroi.

Tout en parlant, Georgette promenait avec émotion ses regards autour de la modeste chambre où tout portait l'empreinte d'un goût délicat et qui contrastait avec le luxe un peu tapageur dont elle était entourée chez Mme Prudence.

Elle examina le travail de la dentellière.

—C'est joli, bien joli, ce que vous faites, dit-elle.

—Je voudrais pouvoir faire mieux encore.

—Il me semble que vous êtes pour vous bien exigeante, mademoiselle Emilienne.

—Plus que ne le sont mes clientes, répondit l'ouvrière en souriant.

Il y eut un silence, et Georgette reprit :

—Mademoiselle Emilienne, voulez-vous que je vous dise . . .

—Mais oui, dites.

—Eh bien ! je vous aime beaucoup, beaucoup.

—Je vous aime aussi beaucoup, ma chère Georgette.

Elles se prirent les mains et, pendant quelques instants, très émuës l'une et l'autre, mais souriantes, elles se regardèrent.

—Depuis dimanche, reprit Georgette, je n'ai pas cessé de penser à vous ; aussi, comme j'avais hâte de vous revoir ! Si vous saviez, ma chère Emilienne, quelle impression d'admiration vous m'avez laissée.

—Oh ! pas d'exagération, c'est assez de me donner votre affection.

—Paul m'a longuement parlé de vous, me faisant votre éloge avec tant d'enthousiasme que j'aurais pu en être jalouse. Eh bien ! non, je me sentais heureuse, au contraire, de tout le bien qu'il me disait de vous.

—M. Paul Lebrun a aussi parlé de vous à Mme Martinet, et il avait fait votre éloge avant de vous faire le mien, et avec non moins d'enthousiasme. M. Paul vous aime de toute son âme, c'est un grand amour que vous lui avez inspiré, et il sait combien vous en êtes digne.

—Mon amour pour lui répond à son amour pour moi, et j'espère bien le rendre aussi heureux qu'il le mérite. Comme je vous le disais dimanche, mademoiselle Emilienne, pour lui et son père, je voudrais être parfaite. Eh bien, oui, je voudrais vous ressembler.

—Alors, ma chère Georgette dit en souriant Emilienne, vous me croyez parfaite. Mais ne savez-vous pas que la perfection n'existe point sur la terre ? Ce que nous pouvons faire, c'est d'essayer de nous en rapprocher le plus possible par les qualités du cœur. Ces qualités, ma chère Georgette, vous les possédez ; je crois les avoir aussi et, sous ce rapport, nous n'avons rien à nous envier. Et, tenez, vous avez plus de mérite que moi.

—Oh ! que dites-vous ?

—J'ai le droit de parler ainsi d'après ce que vous m'avez dit de vous et ce que M. Paul Lebrun a appris à Mme Martinet. Moi, mademoiselle Georgette, si je vau quelque chose, je le dois à l'excellente femme qui m'a élevée, à maman Marguerite. Elle tenait un rang bien humble ; ouvrière dentellière, —elle m'a appris son métier, —elle vivait péniblement du travail de ses mains ; mais elle avait une instruction sérieuse, l'âme haute et un cœur d'or.

Elle me disait souvent :

—“ Ma fille, la vie n'est pas toujours facile et l'on rencontre sur sa route de nombreux écueils. Le bonheur existe, cependant ; mais il n'y a qu'un seul moyen de le trouver : c'est de rester toujours en paix avec sa conscience, de ne pas avoir des rêves irréalisables et de ne jamais s'écarter de la ligne inflexible du devoir.

“ Ne permets jamais à une pensée mauvaise de s'arrêter dans ton âme et ne te laisse jamais dominer par un désir que tu ne pourrais satisfaire sans avoir des reproches à t'adresser.

“ Chaque soir, avant de t'endormir, demande-toi si tu as bien rempli dans la journée tous les devoirs, si tu pas failli aux principes de la plus scrupuleuse honnêteté.”

Je l'écoutais toujours avec attention et un profond respect ; ses conseils sont restés gravés dans ma mémoire ; je ne sais pas si j'y ai toujours été fidèle, mais je leur dois de n'avoir jamais eu un sommeil troublé.

Ah ! maman Marguerite était une sainte femme ! J'ai toujours

devant les yeux ses traits, qui me rappellent sa bonté, son dévouement, son abnégation . . . Hélas ! je l'ai perdue trop tôt !

La voix d'Emilienne s'était mouillée de larmes.

—Je comprends la grande douleur que vous avez éprouvée, dit tristement Georgette, je l'ai connue aussi, cette grande douleur, quand j'ai eu le malheur de perdre ma mère adoptive, maman Jacqueline, qui m'aimait beaucoup et m'a aussi donné de bons conseils que j'ai toujours suivis.

—Ma chère Georgette, mon enfance a été semblable à la vôtre celle que j'appelle maman Marguerite n'était que ma mère adoptive.

—Ainsi, toute jeune vous êtes restée orpheline ?

Emilienne laissa échapper un profond soupir.

—Comme vous, Georgette, répondit elle, je n'ai jamais connu mes parents, comme vous je suis une pauvre abandonnée.

—Oh ! ma chère Emilienne !

—Abandonnée, reprit l'ouvrière d'un ton mélancolique, l'ai-je été réellement ? Par suite de quelles circonstances, encore toute petite ai-je été confiée à maman Marguerite ? Je l'ignore. Mais je n'ai aucune pensée amère et je repousse de mon cœur tout sentiment mauvais à l'égard de mes parents inconnus. Je n'ai pour eux, au contraire, que des sentiments de piété filiale.

En cela encore, j'obéis à maman Marguerite, qui m'a appris à mêler leur souvenir à mes prières de chaque jour et à vénérer leur mémoire.

Ah ! il doit y avoir dans leur existence quelque terrible fatalité ! —Oui, oui, ma chère Emilienne, dit Georgette ; et voilà ce que je dois penser aussi au sujet des miens.

Ah ! comme j'ai bien raison de dire que vous m'êtes supérieure en tout ; moins bonne et moins indulgente que vous, Emilienne, j'ai plus d'une fois récriminé contre ceux qui m'ont livrée au hasard de la vie.

—Vous aviez tort, ma chère Georgette.

—Vous me le faites comprendre.

—Vous et moi nous nous trouvons en présence d'un mystère que nous ne pouvons pénétrer.

Georgette fut sur le point de dire à Emilienne que, pour elle, le mystère de sa naissance était éclairé et qu'elle avait retrouvé son père, mais la promesse qu'elle avait faite à la mère de Paul retint les paroles sur ses lèvres.

—Mais, ma chère Georgette, continua Emilienne, nous devons reconnaître que notre sort, aujourd'hui, n'est pas trop à plaindre. Vous Georgette, vous êtes aimée et, bientôt, vous allez épouser celui que vous aimez, et vous aurez ainsi une famille et le bonheur ; moi, j'aime le travail et, Dieu merci, l'ouvrage ne me manque jamais ; depuis quelque temps surtout, l'avenir m'apparaît plus souriant je vis de mes espérances et me trouve heureuse.

Allez, Georgette, beaucoup d'autres pourraient envier notre sort

—C'est vrai, ma chère Emilienne.

—Dimanche dernier, tout de suite, nous nous sommes senties attirées l'une vers l'autre ; mais quand vous m'eûtes dit que vous étiez sans famille, que tout enfant vous aviez été abandonnée, je me sentis remuée jusqu'au fond du cœur. Votre situation, si semblable à la mienne, établissait un lien entre nous, et c'est une sœur que je voyais en vous.

—Oh ! oui, Emilienne, voilà pourquoi je vous aime et pourquoi vous m'aimez.

Je ne saurais vous dire comme je suis vivement impressionnée en vous écoutant . . . Oh ! non, je n'ai pas à me plaindre de mon sort ; oui, je dois le trouver digne d'envie, surtout en songeant à ce que j'aurais pu devenir, si les époux Reboul, de pauvres paysans, ne m'avaient pas recueillie.

—Ils vous ont élevée, vous avez grandi sous leurs yeux et ils vous ont donné mieux encore que le pain de chaque jour, en faisant de vous une bonne et honnête jeune fille.

—Je leur suis reconnaissante du bien qu'ils m'ont fait. Je bénis la mémoire de maman Jacqueline et je pardonne à son mari de m'avoir retiré l'affection qu'il m'avait autrefois témoignée.

—Je ne comprends pas, ma chère Georgette, que voulez-vous dire ?

—Je ne voudrais pas vous attrister en vous parlant de choses douloureuses.

—Mais rien de ce qui vous touche ne m'est indifférent, Georgette je vous en prie, puisque je connais vos joies, dites-moi vos peines.

—Notre vie, à mes parents adoptifs et à moi, s'écoulait calme, heureuse, dans l'humble village où j'ai été abandonnée quand, pour son malheur, Célestin Reboul hérita d'une petite fortune et d'une auberge à Monthléry, près de Paris.

La pauvre tête de mon père adoptif ne put résister à l'enivrement de sa nouvelle situation. Il devint vaniteux, hautain, brutal. L'abus de la boisson acheva de le perdre, et ma pauvre maman Jacqueline, devenue le souffre-douleur de son mari, traîna une misérable existence jusqu'à ce que la mort vint mettre un terme à ses souffrances.

Je me trouvai alors sans défense, en butte aux brutalités de mon père adoptif, qu'une méchante servante irritait sans cesse contre moi.

—Ma pauvre Georgette !

—Je ne veux pas me plaindre d'avoir été indignement maltraitée, car c'est surtout parce que j'étais très malheureuse que Paul fit attention à moi et m'a aimée.

Quelle joie dans mon cœur et quelle ivresse dans mon âme quand Paul me fit comprendre qu'il m'aimait ; et ce fut pleine de confiance, ravie, heureuse, que je lui donnai tout mon amour. C'est que, voyez-vous, Emilienne, j'avais tant besoin d'aimer et d'être aimée !

Je ne voyais pas la distance qui existait entre lui et moi ; j'ignorais que son père eût de la fortune et qu'il eût devant lui un brillant avenir. Quand je l'appris, je crus qu'avec mon rêve insensé s'évanouissait tout espoir de bonheur. J'aurais pu dire comme la pauvre Valentine Visconti, pleurant son mari assassiné par le duc de Bourgogne :

« Rien ne m'est plus, ne m'est rien. »

Depuis trois semaines, Paul n'était pas revenu à Monthléry ; je m'imaginai qu'il ne m'aimait pas, que ses paroles d'amour avaient été menteuses, que je n'avais été pour lui qu'un passe-temps. Ma situation chez mon père adoptif devenait de plus en plus affreuse et je ne me sentais plus protégée. J'étais désespérée, j'aurais voulu mourir !

Mais comme j'étais dans l'erreur et connaissais mal celui que j'aimais !

Plusieurs choses sérieuses l'avaient retenu à Paris. Enfin il revint. Il n'eut pas de peine à chasser toutes mes craintes et il me pardonna d'avoir pu douter de sa tendresse.

Ah ! comme j'étais forte pour supporter les brutalités de mon père adoptif et les outrages de son odieuse servante !

Cependant, cela ne pouvait pas durer toujours. Un jour, à la suite d'une querelle, provoquée par la servante, où je fus grossièrement injuriée et même frappée par la misérable fille, mon père adoptif m'a chassée.

—Mais c'est lâche cela, c'est monstrueux ! s'écria Emilienne. Alors, qu'avez-vous fait ?

—Je suis partie.

—Ah ! je le comprends, vous ne pouviez plus rester.

—Ne pouvant trouver aide et protection qu'auprès de Paul, je vins à Paris.

—Et non seulement M. Paul, mais son père aussi, vous a bien accueillie.

—Paul avait déjà parlé de moi à son père, et M. Lebrun, ayant donné son consentement à notre mariage, me reçut comme si, déjà j'étais sa fille.

—Et en attendant votre mariage, vous demeurez chez M. Lebrun, rue Saint-Maur.

—Non, Emilienne, c'est chez sa mère que Paul m'a placée.

—Chez sa mère ? M. et Mme Lebrun ne vivent donc pas ensemble ?

—Hélas ! non ; ils sont séparés depuis bien des années, et c'est là le grand chagrin de Paul.

—Ah ! fit Emilienne.

—S'il n'y avait pas cela, notre mariage aurait lieu beaucoup plus tôt.

—C'est donc un obstacle ?

—Oui.

—Comment cela ?

—Paul—et je pense comme lui—ne veut pas se marier avant que son père et sa mère se soient réconciliés.

—C'est bien cela, Georgette, c'est bien !

—Tout doucement, Paul de son côté, moi du mien, nous préparons le rapprochement tant désiré ; quand nous jugerons le moment venu, et ce sera bientôt j'espère, nous implorerons M. Lebrun ; nos caresses l'attendriront et il pardonnera.

—C'est un joli petit complot.

—Oui, n'est-ce pas ? Oh ! ce jour-là, comme nous serons tous heureux !

—Je vais souhaiter ardemment qu'il arrive vite.

Emilienne n'adressa aucune question à Georgette sur ce qu'elle venait d'apprendre ; elle sentait qu'il y avait là une de ces plaies de famille auxquelles on ne doit pas toucher ; mais son amitié pour Georgette et ses sympathies pour Paul Lebrun et le sculpteur sur bois lui faisaient déplorer cette situation entre les deux époux, et elle

en était tout attristée. Elle n'avait pas à se demander d'où pouvaient venir les torts, cela ne la regardait point. Cependant elle se dit qu'elle n'irait pas voir Georgette chez la mère de Paul, une femme sévère de son mari.

—Etes-vous bien chez Mme Lebrun ? demanda-t-elle.

—Oh ! oui, répondit Georgette, avec un accent venant du cœur ; je ne saurais vous dire combien elle est bonne pour moi et vous exprimer les sentiments d'affection que j'ai pour elle ; je n'ai rien à souhaiter ; je ne dis pas qu'elle prévient mes desirs, j'en ai si peu, mais c'est elle qui désire pour moi.

Elle est très instruite, et comme mon instruction laisse beaucoup à désirer, elle me donne des leçons ; oui, elle s'est faite mon institutrice. Elle veut que la femme de son fils soit savante, ajouta Georgette en souriant.

—Elle vous aime et je comprends que vous l'aimiez aussi.

Cependant la fiancée de Paul sentait que l'heure de se retirer était venue, et malgré le charme qui la retenait auprès d'Emilienne, elle se leva.

—Le temps a passé vite, dit-elle, il faut déjà que je vous quitte.

—Vous êtes attendue ?

—Oui.

—En ce cas, je ne veux pas vous retenir plus longtemps ; mais vous reviendrez, n'est-ce pas ? Je serai toujours heureuse de vous recevoir et de causer avec vous.

—Ne viendrez-vous pas aussi me voir ?

—Ma chère Georgette, je ne puis vous faire cette promesse ; vous ne m'en voudrez pas si j'en suis empêchée par mon travail.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent, et Georgette prit, comme à regret, congé de son amie.

## IX.—GRANDE JOIE

Tout d'abord, la marchande à la toilette avait eu l'intention d'écrire à don Ramon Albarès pour le prier de lui faire savoir quel jour et à quelle heure elle pourrait se présenter à l'hôtel Meurice, afin de lui parler d'une affaire de la plus haute importance le concernant. Mais elle avait pour principe qu'il faut écrire le moins possible, et, après avoir réfléchi, elle prit la résolution de se présenter à l'hôtel sans avoir averti l'Espagnol, se disant que, très probablement, elle le trouverait chez lui dans la matinée.

Vêtue avec goût, richement même, mais sans affectation de recherche, elle entra un matin, vers dix heures, dans le bureau de l'hôtel Meurice, et demanda à la personne qui s'y trouvait si elle pouvait voir M. Ramon Albarès, ayant une communication urgente à lui faire.

On lui répondit qu'on allait faire prévenir M. Albarès de sa visite, et un garçon, envoyé à don Ramon, lui annonça qu'une dame déjà d'un certain âge, fort bien mise, demandait à le voir pour une chose urgente à lui communiquer.

Le marquis de Mimosa, qui, à ce moment, était occupé à écrire, parut très surpris de cette visite. Cependant il répondit au garçon qu'il voulait bien recevoir cette dame.

Un instant après Mme Prudence fut introduit dans le salon où le marquis, debout, l'attendait.

Il la reçut avec une politesse toute espagnole, mais froidement et non sans une certaine défiance. Il la pria de s'asseoir et s'assit lui-même en face d'elle.

—Madame, lui dit-il, en l'enveloppant d'un regard scrutateur, comme s'il eût voulu lire au fond de sa pensée, veuillez me dire, je vous prie, à quoi je dois l'honneur de votre visite ?

—Monsieur, répondit-elle, je crois devoir vous faire savoir, tout d'abord, que je n'ignore pas que j'ai l'honneur d'être reçue par M. le marquis de Mimosa.

Le marquis eut un haut-le-corps.

—C'est vrai, madame, répliqua-t-il, je suis le marquis de Mimosa, mais comment le savez-vous ?

—Ayant à vous entretenir d'une chose qui vous intéresse au plus haut point, monsieur le marquis, il m'a bien fallu savoir où vous trouver ; vous ne m'en voudrez pas des recherches que j'ai dû faire quand vous en connaîtrez la cause, et vous me pardonnerez de ne pas avoir respecté votre incognito en considération du motif qui m'amène.

—Soit, madame ; mais veuillez, je vous prie, me dire qui vous êtes.

—Mon nom ne vous apprendra rien, monsieur le marquis ; néanmoins, je dois me faire connaître ; je suis Mme Prudence, marchande d'objets d'art et de curiosité, rue Lafayette, à Paris.

Le marquis s'inclina.

—Maintenant, madame, dit-il, veuillez me faire connaître l'objet de votre visite.

—Monsieur le marquis, je ne vous étonnerai plus en vous disant que je connais les malheurs qui vous ont si cruellement frappé à la

suite d'une des guerres civiles de votre pays à laquelle vous avez pris part.

—Oui, madame j'ai été cruellement frappé, et je n'ai pas à m'étonner que vous connaissiez mes malheurs, puisque vous avez pu découvrir que sous le nom de don Ramon Albarès se cachait le marquis de Mimosa. Vous avez fait des recherches à mon sujet, n'avez-vous dit ; je ne conteste pas le droit que vous en aviez ; mais dans quel but les avez-vous faites, quel intérêt y aviez-vous ?

—Monsieur le marquis, j'ai été guidée par la pensée, par l'espoir que je pourrais vous rendre votre fille.

Le marquis se dressa comme mû par un ressort, pâle, frémissant, le regard rayonnant :

—Ma fille ! vous venez me parler de ma fille ? s'écria-t-il ; ah ! parlez, madame, parlez-moi de mon enfant !

—Monsieur le marquis, votre fille n'est pas perdue, elle vous sera rendu !

—Quand ? Où ? Par qui ?

—Par moi, monsieur le marquis.

—Par vous . . . Ah ! Dieu du ciel !

La joie illuminait le visage du marquis ; il porta la main à son cœur pour en comprimer les battements, puis, comme brisé par la violence de l'émotion, il retomba sur son siège, en poussant un profond soupir.

Bientôt, se rendant maître de son émotion, il se redressa.

—Ah ! madame, dit-il d'une voix oppressée et encore tremblante, si vous dites vrai, je vous considérerai comme un messenger du Ciel et je bénirai votre nom . . . Ma reconnaissance durera autant que ma vie, et je ne sais pas, je ne sais pas du tout ce que je pourrai faire pour vous.

Après une pause, il continua :

—Mais, madame, songez-y, ce serait horrible de me tromper, de me donner une fausse espérance. Sachez-le, si j'ai pu vivre jusqu'à ce jour, c'est que j'étais soutenu par l'espérance de retrouver ma fille. Vous voyez ma joie, elle est immense et je tressaille dans tout mon être . . . Si, après cela, j'éprouvais une déception, ce serait épouvantable ; la douleur, le désespoir me tueraient peut-être.

C'est que, depuis que je suis séparé de ma fille, je n'ai pas cessé un instant de penser à elle . . . Et depuis que je suis rentré en Espagne, depuis que je suis en France, je l'ai cherchée partout, partout, sans que rien, hélas ! m'ait guidé vers elle . . .

Et c'est vous qui venez me dire : Je vous rendrai votre fille ! . . . Ah ! madame, madame . . .

Un sanglot lui coupa la voix.

—Soyez sans crainte, monsieur le marquis, dit Mme Prudence, ce n'est pas une fausse espérance que je vous apporte. Croyez-le, je n'ai point agi à la légère, je ne me serais pas présentée devant vous sans avoir des preuves qu'une jeune fille à laquelle on a donné le nom de Georgette est la fille de M. le marquis de Mimosa.

—Georgette, Georgette, répéta le marquis, comme se parlant à lui-même.

Puis, d'une voix anxieuse :

—Voyons, madame, dites, comment avez-vous appris que cette jeune fille, appelée Georgette, était la fille du marquis de Mimosa ?

—Je vais vous le dire, monsieur le marquis, et quand vous m'aurez entendue, vous penserez comme moi que le hasard joue son rôle dans les destinées ou plutôt que la Providence veille sur les créatures de Dieu et déjoue souvent les odieux calculs des méchants.

C'est Dieu, monsieur le marquis, qui, après vous avoir cruellement éprouvé, vous a réservé le bonheur suprême de revoir dans la splendeur de sa jeunesse et le rayonnement de son incomparable beauté la fille que l'on vous avait ravie.

—Ravie, dites-vous ?

—Oui, monsieur le marquis.

Elle resta un instant silencieuse, en apparence pour se remettre de son émotion, mais en réalité pour bien se rappeler le petit préambule qu'elle avait imaginé et qui, forcément, devait précéder le récit mensonger que lui avait fait Forestier.

—Monsieur le marquis, reprit-elle les renseignements dont vous allez apprécier tout à l'heure la haute importance m'ont été fournis cette année même par un brave homme avec lequel j'étais en relations d'affaires et qui, depuis, a dû s'embarquer pour la Cochinchine.

Je l'avais invité à dîner et, en prenant le café, nous nous mîmes à causer de diverses choses. Nous parlâmes de la funeste guerre de 1870 et nous reconnâmes, avec une égale satisfaction, que la France avait pu, en assez peu de temps, réparer ses désastres.

Toutefois, nous déplorâmes les horribles conséquences, les malheurs sans nombre qu'entraînent toujours, après elles, les grandes luttes de deux nations armées l'une contre l'autre, les luttes fratricides d'un peuple dans les guerres civiles.

À ce propos, mon convive me raconta une histoire poignante, dont une petite fille âgée de moins de trois ans était l'intéressante héroïne et à laquelle le nom d'un grand d'Espagne, le vôtre, monsieur le marquis, était mêlé. Evidemment, bien des choses étaient inconnues à

mon ami. Enfin, voici, aussi fidèlement que je puis me le rappeler le récit qu'il me fit.

Le marquis était haletant et avait peine à se contenir. Il rapprocha un peu son fauteuil de celui de Mme Prudence et attacha sur elle un regard où l'anxiété et la curiosité se mêlaient à une fiévreuse impatience.

— Il y a une dizaine d'années, — c'est mon ami qui parle, — je me trouvais dans une ville du Midi, à Bagnères-de-Luchon. Là, dans le même hôtel que moi était descendu un Espagnol avec lequel je liai connaissance, bien qu'il fût d'une nature assez sauvage et peu communicatif. Il était miné par cette terrible maladie de poitrine qui ne pardonne jamais, ce qui le rendait sombre taciturne et lui faisait rechercher la solitude.

— Il fut touché de l'intérêt que je lui témoignai et me prit en amitié.

— Cependant son mal s'aggrava et, bientôt, il ne put plus quitter sa chambre. Autant que cela m'était possible, je lui tenais compagnie ; je m'en faisais presque un devoir, car j'avais pitié de ce moribond. Le malheureux en durait d'atroces souffrances ; il ne dormait plus, son sommeil était troublé par des cauchemars, d'effrayantes visions.

— Un soir, quelques heures avant de mourir, il me fit sa confession.

— En 1868, soldat dans un régiment de l'armée libérale en Espagne, qui combattait contre les troupes carlistes, il avait été mis au service du capitaine de sa compagnie. A l'instigation de cet officier, et pour quelques poignées d'or, il avait enlevé une petite fille qui depuis la veille ou l'avant-veille seulement, avait été confiée à une brave et honnête femme dont il n'a pas su ou n'a pas voulu dire le nom.

— Ordre lui avait été donné de tuer l'enfant, en la jetant au fond d'un précipice ou dans une rivière, après l'avoir dépouillée de ses vêtements.

Le marquis ne put retenir un cri d'horreur et un éclair de fureur sillonna son regard.

— Heureusement, continua Mme Prudence, il n'avait eu ni le courage ni la force de se faire l'assassin d'un enfant. Une nuit, il abandonna la pauvre petite dans un village des Cévennes appelé La Palud, après l'avoir déposée dans une étable à moutons.

— Madame, dit le marquis, permettez-moi de vous interrompre et de vous adresser une question : Pouvez-vous me dire à quelle date la petite fille a été ainsi abandonnée ?

— Mon Dieu, monsieur le marquis, je ne sais pas si je vais pouvoir me rappeler.

Elle eut l'air pendant quelques instants de consulter sa mémoire et répondit :

— C'était en juillet 1868, monsieur le marquis ; oui, oui, je me souviens, dans les derniers jours du mois, le 27 ou le 28 juillet.

— C'est bien cela, les dates se rapportent, dit le marquis.

Il ajouta, se parlant à lui-même :

— C'est le 22 juillet que j'ai confié ma fille à mon fidèle Pedro.

Il reprit à haute voix :

— Mais je vous en prie, madame, continuez, continuez ; je vous écoute, vous le voyez tout palpitant d'émotion.

— Après ce que venait de lui apprendre l'Espagnol, mon ami lui adressa plusieurs questions. Lié, dit-il, par un serment, il ne pouvait faire connaître le nom du capitaine qui l'avait payé pour enlever et assassiner ensuite la petite fille.

Il répondit à une autre question, disant que, sans en être absolument certain, il croyait que l'enfant appartenait à une grande et illustre famille, enfin qu'elle devait être la fille d'un chef carliste, le marquis de Mimosa.

Comme tout à l'heure, le marquis était très pâle et tout son corps tremblait ; ses prunelles semblaient se dilater et sa noble figure reflétait la joie qui inondait son âme.

— Je ne doute plus, je ne peux plus douter ! s'écria-t-il.

Et se dressant debout d'un seul mouvement :

— C'est ma fille, c'est ma Thérèse adorée !

Mme Prudence, qui s'était attendue aux transports du marquis, restait calme en apparence, mais elle était sous le coup d'une émotion profonde et éprouvait une satisfaction qu'augmentait la joie infinie du marquis.

— Vous voyez, monsieur le marquis, dit-elle, que je ne vous apportais pas une fausse espérance.

Le marquis lui prit la main, et la secouant fiévreusement :

— Ah ! madame, madame, dit-il d'une voix oppressée, je ne saurais dire ce que j'éprouve en ce moment ni exprimer comme je le voudrais mon bonheur, le ravissement de mon âme.

Il se mit à marcher dans le salon, donnant des signes d'une grande agitation intérieure ; puis, plus calme, il reprit sa place en face de Mme Prudence.

— Ainsi, madame, reprit-il, ma fille, enlevée à la personne à qui elle avait été confiée, a été abandonnée par son misérable ravisseur, dans un village appelé La Palud ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Vous ne savez pas le nom de cette personne à qui l'enfant avait

été confiée ; mais peut-être n'ignorez-vous pas le nom de la localité où habite cette femme ?

—Je l'ignore, monsieur le marquis.

—C'est fâcheux, très fâcheux, car pour plusieurs raisons je voudrais voir cette femme ; elle doit posséder certains papiers...

Mme Prudence ne put s'empêcher de tressaillir et devint très pâle.

Sans rien remarquer, le marquis ajouta songeur :

—Au moins qu'ils ne lui aient été dérobés. Enfin...

Après un bout de silence, il reprit :

—Ma fille est-elle toujours dans ce village de La Palud ?

—Non, monsieur le marquis.

—Mais où est-elle ?

—A Paris, monsieur le marquis.

—A Paris ! s'exclama-t-il ; mais où, où ?

—Chez moi.

—Chez vous ! Mais alors je vais la voir bientôt ?

—Aujourd'hui même, monsieur le marquis.

—Oh ! ma fille, ma Thérèse ! Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ?

—J'ai pensé que je devais d'abord prévenir monsieur le marquis ; et puis Georgette...

—Ah ! oui, c'est le nom qu'on lui a donné.

—Georgette... Mlle Thérèse est instruite des recherches que j'ai faites pour retrouver sa famille ; mais elle ne sait pas encore que son père est M. le marquis de Mimosa.

—Pourquoi ne le lui avez-vous pas dit ?

—Mon Dieu, parce que je craignais... Je ne savais pas comment je serais accueillie par monsieur le marquis.

—Ah ! ne dites pas cela ! s'écria-t-il avec vivacité, vous ne pouviez mettre en doute l'immense joie que vous me feriez éprouver ; enfin, quel que soit le sentiment auquel vous avez obéi, je ne peux pas vous en vouloir.

Mais, puisque ma fille ne vous a pas accompagnée, et malgré mon impatience de la voir et de la serrer dans mes bras, je puis un peu retarder ce bonheur. Parlez-moi de ma fille, madame, tout ce que vous savez d'elle, dites-le-moi. Par qui et comment a-t-elle été élevée ?

—Les paysans, la femme et le mari, à qui appartenait l'étable où l'enfant fut trouvée le matin, ne voulurent pas qu'elle fût envoyée à l'assistance publique ; ils étaient sans enfants, ils l'adoptèrent.

—Ah ! bien, fit le marquis.

—Ils l'aimèrent et veillèrent sur son enfance, comme s'ils avaient été véritablement son père et sa mère. Le mari, qui était vannier et qui vit encore, s'appelait Célestin Reboul ; Jacqueline, sa femme, est morte depuis trois ans. Ce fut elle, surtout, qui aima l'enfant trouvée, à laquelle elle avait donné le nom de Georgette ; la pauvre petite eut les meilleurs soins et ne manqua jamais de rien. Votre fille, monsieur le marquis, vous dira elle-même que son enfance a été des plus heureuses.

Très douce, très gentille, très obéissante, affectueuse, aimante, Georgette méritait bien qu'on l'aimât.

Les époux Reboul n'étaient que de pauvres gens, mais de très bonne conduite et d'une honnêteté absolue ; Georgette ne pouvait puiser auprès de ses parents adoptifs que de bons principes ; son cœur se forma au contact de la tendresse de la bonne Jacqueline et sous les baisers de cette brave et honnête femme. Aussi, à mesure qu'elle grandissait, se montraient les qualités exquisées dont les germes étaient dans son cœur. Sans doute, elle doit à son origine les rares et précieuses qualités qu'elle possède, mais elle doit beaucoup aussi à son éducation première.

Le marquis était très ému ; il avait son mouchoir à la main et, à chaque instant, il s'essuyait les yeux.

Mme Prudence poursuivit :

—On mit l'enfant à l'école du village ; très intelligente et douée d'une mémoire prodigieuse, elle apprit vite et bien et reçut l'instruction primaire aussi complète que possible.

Je puis vous parler de son intelligence, monsieur le marquis, puisque depuis qu'elle est chez moi, désireuse de compléter son instruction, je lui donne moi-même des leçons.

—Oh ! madame.

—C'est pour moi un plaisir, monsieur le marquis, et je trouve dans les progrès surprenants de mon élève une grande satisfaction. Elle a l'esprit d'une souplesse extraordinaire, le jugement net et une étonnante faculté d'assimilation. J'ai remarqué qu'elle avait du goût et des dispositions pour la musique, je lui ai donné un professeur et elle apprend le piano.

—Vous ne vouliez pas qu'elle fût au-dessous de la position qui l'attendait, dit doucement M. de Mimosa.

—Oui, monsieur le marquis.

—Mais comment, par suite de quelle circonstance ma fille se trouve-t-elle chez-vous ? Etes-vous donc allée la reprendre à son père adoptif ?

—Non, monsieur le marquis la chose est autrement arrivée, mais vous allez savoir.

Alors, Mme Prudence raconta le départ de La Palud des deux époux Reboul et de leur fille adoptive ; puis la façon dont la jeune fille avait été traitée à l'auberge du "Faisan doré" après la mort de Jacqueline, jusqu'au jour où le misérable aubergiste l'avait chassée.

Le marquis l'avait écoutée tout frémissant et interrompue plusieurs fois par des exclamations ou des paroles d'indignation et de colère sourde.

—Chassée, chassée comme une domestique, comme une voleuse ! prononça-t-il d'une voix creuse. Et c'est ma fille, mon enfant, c'est une Mimosa que l'on a traitée ainsi ! Oh ! pauvre et chère enfant !

Mme Prudence, avec intention sans doute, n'avait point parlé de Paul dans son récit.

—Alors, madame, reprit le marquis après un silence de quelques instants, ma pauvre fille humiliée, outragée, chassée par l'homme qui l'a élevée et devenu une brute, est venue à Paris vous demander asile et se placer sous votre protection ?

—Les choses ne se sont point passées ainsi, monsieur

—Ah !

—Je savais, mais depuis peu de temps, que Mlle Georgette était à Monthléry, mais je ne l'avais jamais vue et elle ne me connaissait pas.

—Alors, madame, je ne puis comprendre...

—C'est vrai, monsieur le marquis, mais vous allez comprendre.

Dans le courant de l'été, un jeune homme que je connais beaucoup, appelée Paul Lebrun, fut un jour conduit par le hasard à Monthléry, ce jeune homme est un artiste peintre de grand talent ; premier grand prix de Rome, il est appelé à un brillant avenir.

Paul Lebrun prenait deux jours dans la semaine pour aller aux environs de Paris, si pittoresques, si attrayants, prendre des vues, des croquis divers, dessiner des paysages. Un jour, près Monthléry, il rencontra Mlle Georgette ; elle était assise au bord d'une rivière, ayant auprès d'elle les deux jeunes enfants dont je vous ai parlé. L'artiste fut ébloui de la beauté de cette jeune fille qu'il ne connaissait point. Il venait de s'installer pour dessiner un des paysages, mais le gracieux visage de belle jeune fille, son profil délicat et fin tentèrent son crayon, et, au lieu de dessiner le paysage, ce fut le portrait de Mlle Georgette qu'il traça sur sa feuille de papier. Ce n'était alors qu'un croquis ; mais cette ébauche, reprise depuis et mise sur une toile, est, en même temps qu'une belle peinture, un portrait d'une admirable ressemblance.

Que vous dirai-je ? monsieur le marquis. Le jeune artiste retourna souvent à Monthléry ; il avait loué une chambre à l'auberge du "Faisan doré" et il y prenait ses repas. Il s'intéressa à Georgette qu'il voyait malheureuse et savait sans famille. Or, il arriva ce qui devait arriver. Les deux jeunes gens s'aimèrent, se le dirent, échangèrent de douces paroles d'amour et Paul promit à Georgette, lui jura qu'elle serait sa femme, sachant bien que son père, maître sculpteur sur bois et ayant une assez belle fortune acquise par le travail, ne refuserait pas son consentement à un mariage qui donnait à son fils toutes les assurances de bonheur.

En effet, monsieur le marquis, M. Lebrun a donné son consentement au mariage et j'ajoute qu'il aime la fiancée de son fils comme si, déjà, elle était sa fille.

Mais ne supposez pas qu'il puisse y avoir là un calcul du père et du fils ; je ne leur ai point parlé des recherches que je faisais et ils ignorent que Mlle Georgette appartient à une grande et noble famille.

J'ai cru devoir vous dire tout cela, monsieur le marquis, n'ayant d'ailleurs rien à vous cacher.

—Et je vous en remercie, madame. Si M. Paul Lebrun est, comme je dois le croire, un honnête et loyal jeune homme, il est digne de ma fille et je le trouve digne de moi. Et quand M. Lebrun père veut bien que son fils épouse une jeune fille pauvre, sans famille, ce n'est pas moi, marquis de Mimosa, qui dirai que Georgette ne peut pas épouser celui qu'elle aime parce qu'elle est ma fille.

—Oh ! monsieur le marquis, comme vous êtes bon, généreux et grand !

—Madame, je ne serais pas le marquis de Mimosa et je me croirais en déchéance, si je n'élevais pas mes sentiments au niveau de ceux que vous venez de me faire connaître et apprécier.

EMILE RICHEBOURG.

A suivre

## NOUVEAU FEUILLETON

Prochainement, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un grand roman moral des plus émouvants que tous nos lecteurs suivront avec intérêt.

**ANNONCE DE**  
**John Murphy & Cie**  
**EPARGNEZ DE**  
**10 A 75 P.C.**  
**SUR VOS ACHATS**

3,000 verges de nouvelles étoffes importées, toutes les dernières nouveautés, à Moitié Prix.

2,000 verges de tweeds à robes, prix régulier, \$1.50 : notre prix de vente, 75c la verge, moins 10 p. c. d'escompte, 67½c net.

Soies chinoises fleuries, réduites à 25c, moins 10 p. c. d'escompte.

1,000 vgs de belles soies chinoises, couleurs assorties, à 20 p. c. d'escompte.

Demandez nos toiles à 50 p. c. d'escompte.

Demandez nos toiles damassées à 33½ p. c. d'escompte.

**John Murphy & Cie**  
2343 Rue Sainte-Catherine  
Coin de la rue Metcalfe  
Conditions : au comptant et un seul prix  
TÉLÉPHONE 3833

*Laprie & Lavergne*  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST-DENIS  
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,  
PASTEL, ETC., ETC.  
TELEPHONE 7263

**THE ARMSTRONG**  
*Old-Fashioned*  
71A St-James St.  
**GENERAL**

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'École Polytechnique)  
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR  
187, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

**LA FAMILLE**  
PARIS - 1, Rue de la Paix  
1887-1888 - 10 ANS  
CHRONIQUES, ROMANS  
ACTUALITES, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.  
COLLABORATEURS CÉLÈBRES  
ŒUVRES INÉDITES  
MODES M<sup>me</sup> Aline VERNON  
ABONNEMENT D'ESSAI  
Cinquante centimes pour Deux mois

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,  
**“WESTERN”**  
INCORPORÉE EN 1851

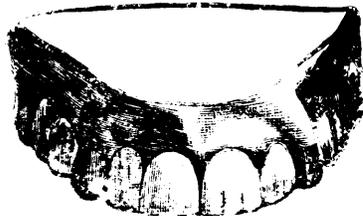
Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques  
ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

**J. B. C. TRESTLER L.C.D.**  
Chirurgien - Dentiste  
**200 RUE ST-DENIS**  
Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROSSEAU, L.D.S.**  
N 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**LA PRESSE**  
JOURNAL QUOTIDIEN  
Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE son lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?  
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lient toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu  
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 17 Janvier 1895

**38,703**

La PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

**BUREAUX**  
71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTREAL

**HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS**  
95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morç hémianie, etc., par la méthode du Gold Cure.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**ST-NICOLAS**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

**EDMOND J. MASSICOTE**  
POURTRAITISTE  
ET DESSINATEUR  
EN TOUS GENRES  
3105 NOTRE-DAME  
ST-JACQUES  
MONTRÉAL

**PLUS DE CHEVEUX GRIS**  
AVEC L'USAGE DU  
**“LUBY”**

LE LUBY n'est pas une teinture mais restore la couleur originale et naturelle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du ton et de l'énergie, assurant ainsi une chevelure abondante.

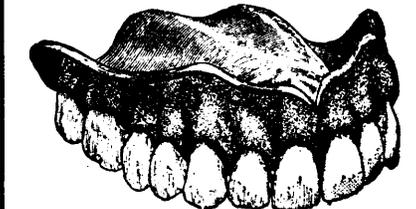
LE LUBY arrête la chute des cheveux, prévient la calvitie et produit une nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les maladies de la tête, et n'a pas d'égale pour l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la meilleure préparation qui ait jamais été inventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

**A. DANAIS, L. C. D.**  
CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques gencives en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.

**AUX DAMES**  
ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patronns, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS, Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

**PATENTS**  
CAVEATS, TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$5.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.